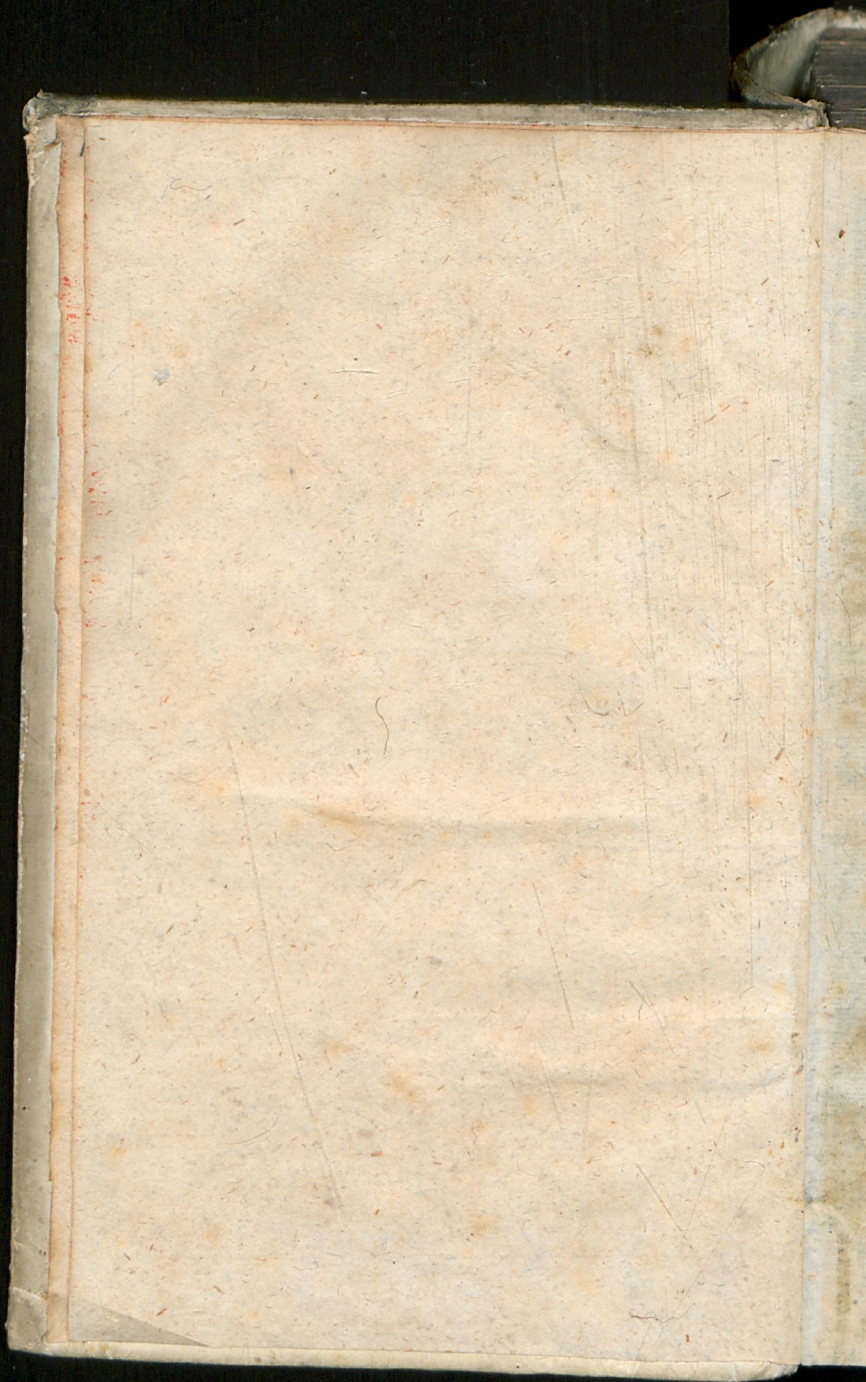


M. 5198

A 135.





LES VERITABLES
DEVOIRS
 DE
L'HOMME
D'ÉPÉE,

Particulierement d'un
GENTIL HOMME

Qui veut se pouffer dans les Armes, avec
 le portrait d'un parfait Officier, d'un
 honnête Homme & d'un véritable
 Chrétien.



A AMSTERDAM,

& se vend à Halle.

chez **CHARL. CRETEN KÜMMEL,**
 Marchand Libraire, 1752.



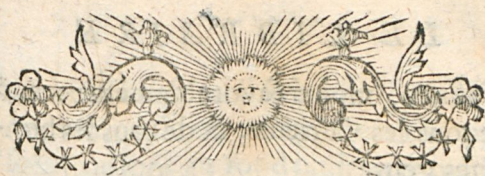
LES VÉRITABLES
DEVOIRS
DE
L'HOMME
DÈS
GÉNÉRAL HOMME

On trouve dans ce livre, avec
les principes de la morale, les
devoirs de l'homme en général,
de l'homme en particulier, &c.



A AMSTERDAM
chez la Citoyenne
DE LA CHAÎNE D'OR
Maison de la No. 12.





LE LIBRAIRE
AU
LECTEUR.



Voici un petit Livre nouveau qui ne sauroit manquer de plaire, puis qu'il joint l'agréable à l'utile.

La diction en est aisée, nette, pure, élégante, & sublime. Les pensées en sont belles, & spirituelles, les Maximes sages, & vertueuses, & tous les sentimens nobles, & genereux. Aussi vient il d'une Plume delicate, & polie, fort connue par la Lettre d'Eloïse, à Abeliard, Piece fameuse, curieuse, & si bien écrite, qu'elle a remporté l'approbation du Public. Celle-ci, que cet Auteur nous donne aujourd'hui, ne sera pas, je
* 2 m'as-

LE LIBRAIRE

m'assure, moins favorablement receuë de tous les Curieux, & de tous les honnêtes gens.

C'est un Ouvrage composé principalement en faveur d'un Frere Lieutenant - Colonel dans les Armées de France; où l'Auteur se propose sur tout de faire le Portrait d'un parfait Officier, dessein qu'il execute aussi bien qu'il se peut, emploiant pour cela les plus belles & les plus vives couleurs & marquant avec autant de justesse, & de force, que de brieveté, tous les devoirs, toutes les obligations, toutes les qualitez, & toutes les vertus d'un commandant, qu'il décrit d'une telle maniere qu'on peut assurer hardiment que si ces preceptes étoient mis en pratique, comme il faut, le Prince auroit toûjours de braves & fideles Officiers, l'Etat de generaux Défenseurs & la Religion même de bons Disciples.

Car ce sage Ecrivain en formant un grand Capitaine, fait aussi en même temps un honnête Homme, & un vérita-

A U L E C T E U R .

ritable Chrétien. Il soutient, & fait voir que ces qualites, en apparence si opposées, ne sont au fond nullement incompatibles; qu'on doit tellement faire la guerre qu'on pense toujours & avant toutes choses à son salut; remplir de telle sorte les devoirs de la Milice mondaine, qu'on ne néglige aucun de ceux de la Milice Chrétienne, & que tant s'en faut que la Pieté amollisse le courage, comme se le figurent plusieurs Guerriers altiers, & d'une vertu, ou plutôt d'une audace farouche, qu'elle ne fait au contraire que l'exciter & le fortifier; parce que le véritable moien de ne rien craindre & de braver la Mort, c'est de craindre Dieu, maxime tres conforme à celle du Sage qui dit que *le Juste est assuré comme un Jeune Lion, mais que le Méchant fuit sans qu'on le poursuiue.*

En effet, les gens de bien se confiant en Dieu sont toujours fermes, resolus, intrepides, au lieu que les Scelerats & les Impies n'ayant point Dieu pour appui, ne peuvent avoir qu'une bravoure témé-
raire

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

raire & brutale, qui n'est rien moins que cette valeur qui fait les Heros.

Le Livre étant parfemé & rempli de maximes si belles, si honnêtes & si chrétiennes, & n'ayant pour but que d'inspirer des sentimens nobles, genereux & dignes de loüange, chacun voit assez que sa lecture ne peut qu'être également agréable, & utile, non seulement aux Personnes de qualité, & aux Gens de guerre, mais aussi généralement à tous ceux qui ont de l'estime & de l'amour pour la véritable vertu, & la solide gloire

Toutes ces raisons, Ami lecteur, m'ont obligé de faire imprimer ce petit Traité en ce Pais ou il est tres-rare, y ayant d'ailleurs été sollicité par des Personnes de Distinction, & de bon Gout. Je me flate qu'il aura le même succez qu'il a eu en France des qu'il commença a paroître.

F I N.

TABLE



V. DEVOIR.

*Qu'on doit aimer la tranquillité & le
bonheur du Royaume, comme celui de sa fa-
mille.*

pag. 83.

VI. DEVOIR.

*D'être sage, & de tâcher à connoître
ce juste milieu, qui dans chaque profession
fait la sagesse.*

pag. 95.

VII. DEVOIR.

De faire son salut, & d'y songer,

pag. 108.

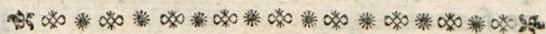
FIN DE LA TABLE.



Les



LES VERITABLES
D E V O I R S
D E
L' H O M M E
D' E P E E.



*A Monsieur R** Lieutenant Colonel du Regiment de Labour.*



our satisfaire à la curiosité que vous avez de lire les entretiens que nous avons eu ensemble durant quelques jours de l'Hyver, sur les qualitez d'un homme qui a du commandement dans les troupes, vous voulez bien me permettre de vous faire souvenir, pour rapeller ces conversations & leur
A donner

donner quelque ordre, qu'elles regardoient sept devoirs.

Le premier consistoit à nous persuader qu'il faut répondre aux engagemens de nôtre naissance, & que l'esprit de nôtre Religion n'est point contraire à celui de la guerre.

Le second, à nous bien connoitre & à ne point tirer vanité de nos avantages, rien n'attirant plus de consideration dans le monde que de manieres modestes soutenues de quelque merite.

Le troisieme, que nôtre vie soit réglée, si suivie, que nôtre exemple presse ceux qui sont sous nous, à remplir leurs fonctions.

Le quatrieme, n'envisager dans le service, que le Roy & l'Etat, sans nous remplir de nôtre fortune.

Le cinquieme, d'aimer le bonheur & la tranquillité de Royaume, comme celui de sa famille.

Le sixieme, d'être sage, & de connoitre ce juste milieu qui dans chaque profession fait la sagesse.

Le septieme, de preferer nôtre salut à tout, & d'y songer.

Si mes pensées & mes réflexions se trouvent conformes aux vôtres, & si je vous les peints avec ces couleurs qui rendent la vertu plus charmante, & qui font naître l'envie de la connoitre & de la pratiquer, j'auray lieu d'être

d'être content de cet Ouvrage que je n'ay entrepris que pour me consoler de vôtre absence, & me souvenir de vôtre vertu. Vous ne m'êtes pas moins cher par vos bonnes qualitez, que par ce que vous êtes mon frere.

Je ne dirai rien que je n'aye appris de vous, & en marquant à des Officiers comme ils doivent vivre, je montrerai à ceux qui ne vous ont jamais vû, quel vous êtes; & si on applaudit à mes maximes, on souscrira à vôtre éloge.

PREMIER DEVOIR.

Qu'il faut répondre aux engagements auxquels nous assujettit nôtre Naissance, & que l'esprit de nôtre Religion n'est point contraire à celui de la guerre.

S'il y a du plaisir & du bonheur dans le monde, c'est de passer sa vie avec gloire, & de jouir de ses travaux en remplissant avec distinction la profession à laquelle nôtre naissance nous engage, & de mourir enfin avec honneur au bout de la carrière.

Ceux que le Ciel a fait naître Gentilhommes, doivent se porter à l'Epée ou à la Robe.

Je ne parle point de l'Eglise, c'est une vocation surnaturelle où le sang & la chair ne doivent point avoir de part.

Je joins aux Nobles ceux qu'une inclination naturelle porte aux grandes choses. Le Prince en jugeant de leur mérite, sçait par ses lettres corriger l'erreur de la nature, & les placer dans un rang qu'ils se sont acquis en osant s'y élever.

De ces deux conditions de l'Epée & de la Robe, la premiere veut une ame ferme & un corps robuste; la seconde, un esprit doux, paisible, sçavant.

Les Romains, ces hommes nés pour l'Empire, & qui ont excellé dans l'art de gouverner les peuples, passioient de l'une de ces professions à l'autre, le Senat étoit rempli de Generaux, & l'armée de Senateurs: peut-être avoient-ils raison, la valeur & la science contribuent également à former les grands hommes.

Pour nous, plus jaloux de nôtre rang, nous ne les confondons gueres, on se contente d'avoir du cœur à l'armée, sans venir rechercher par un changement de condition la gloire d'avoir de l'esprit.

La valeur, qui est le genie de nôtre Nation, nous fait regarder l'Epée comme la plus élevée de toutes les professions, & l'on croi-

roit

roit décheoir si en n'allant pas à l'armée on alloit s'asseoir sur un Tribunal.

Dés l'établissement de nôtre Monarchie, cette belle erreur maintint nos armées. La guerre fut le partage des plus Nobles.

Par une ardeur que tout le monde admirera toûjours, ces victimes du repos public coururent avec joye se renfermer dans un camp, pour être la defense, les bornes, & les limites de l'Empire.

Ce devouëment si genereux attira la reconnoissance des peuples; comme l'on ne vid rien de plus grand, chacun ceda; & la gloire qu'on avoit voulu meller dans quelques professions, en fut retirée du consentement de tous, pour être comme renfermée dans l'enceinte du Camp, & devenir le prix des blessures & de la mort.

Et ce fut avec justice, dans les autres professions on n'y apporte qu'une partie de loy-même, le reste est encore à nous, dans celle-cy l'on donne son sang, ses vertus, & l'on ne se reserve rien, que la gloire de s'être donné.

Cette marqué de l'estime & de la desference de tous les autres hommes pour les soldats, fut leur premiere solde, on voulut s'acquitter envers eux en leur quittant le premier rang, & eux fiers de cette concession ne daignerent plus rentrer dans les autres conditions, leur cœur agrandi des loüanges & des

suffrages des peuples, n'embrassa plus que le bien commun & public.

Ainsi le Gentilhomme est dans son lieu naturel lors qu'il est dans une armée, sa naissance l'y appelloit, ses devoirs l'y retiennent, & la gloire & l'honneur parmi les hazards lui ouvrent une carrière d'une vaste étendue, dont les routes différentes flattent son ambition: Plus il y avance, plus il y trouve de quoi s'y plaire.

Il semble que la nature aye mis au fond du cœur des Nobles, je ne sçai quel attrait pour le commandement qui les presse nuit & jour d'en goûter, ce n'est qu'à l'armée où le commandement est partagé, que l'on peut se satisfaire, tantost Capitaine ou Colonel on ressent un plaisir secret de se voir à la tête d'une troupe, dont les bras réunis aux nôtres ne portent qu'un même coup sur l'ennemi, dont tout l'honneur est pour nous.

Cinquante ou soixante ans de vie sont si peu de chose, que si laissant ce monde, l'on ne vit dans la memoire des hommes par quelque souvenir d'une belle action, l'on peut croire n'avoir pas vécu.

La vie d'un Gentilhomme est une vie d'honneur, sa reputation est le plus beau de son bien. Il n'est né que pour en acquérir, c'est dans un Camp que les sources les plus pures en sont ouvertes.

Le

Le lieu qu'occupe une armée est l'endroit heureux pour luy, où au milieu d'une foule de Chefs les meilleures loüanges se distribuent, ce qui est applaudi peut être assuré des suffrages de la posterité, & l'envie n'a point de pouvoir où brillent les Enseignes de Louis le Grand ; chacun y reçoit l'honneur que ses propres vertus lui ont acquis, & les nobles qui cherchent la gloire y trouvent un Roy qui y sçait mettre tout le prix en la distribuant.

Quels Generaux & quels soldats ne s'est-il point fait pour soutenir le poids de ses conquestes, & le faix d'une guerre universelle. Ses voisins ennüez du chagrin de ne point voir diminuer avec l'âge l'étendue de son Empire, ni celle de son cœur, font d'inutiles efforts, sa Vertu & la nôtre se sont élevées à proportion de leurs ligue, & l'on a vû s'allumer en lui & en nous comme un nouveau feu, ses triomphes & nôtre ardeur se sont augmentez par le nombre & par les efforts de nos ennemis ; si des Rois ses allies ont été surpris, il en est le refuge, si le temps luy ôte des Generaux, des Ministres, son esprit remplace tous ces postes, on ne regrette personne ; égal & plus grand que toutes les conjonctures les plus facheuses, il sçait se faire craindre, lors qu'on croit l'allarmer. Victorieux toijours des mêmes ennemis, qui sçait si la fortune el-

le-même ne s'accoutume point à luy obeïr. Comme il sçut dès qu'il prit les resnes de l'Empire, discipliner ses troupes, briller dans des Camps par des reveuës pompeuses, & par de feints travaux, s'accoutumer à ceux qui sont nécessaires pour rendre ses armées invincibles, la victoire ne peut l'abandonner, la memoire de tout ce qui s'est passé est pour nous une assurance de l'avenir: Senef, Fleurus, Cassel, Nervinde, nous promettent que tous les lieux où nous trouverons les ennemis, seront fameux par leur retraite ou par leur défaite.

C'est dans la suite de ses Conquetes, que Pon verra dans tous les Officiers, que sa main à formés, une obeïssance aveugle, une patience que rien ne peut affoiblir, une intrepidité surprenante, une adresse ingenieuse.

Jamais la France n'a combattu avec de meilleurs foldats. Les troupes, si on l'ose dire, meritoient un pareil Souverain.

Ces hommes indifférens à la vie, attachez seulement à leur Roy, & formez par les loix pour le bien public, ont à son exemple porté comme luy leurs ames entre leurs mains pour sortir des plus grands perils, par tout où la necessité de la guerre les a appellez.

Devoïez au bien de la Monarchie, & à la gloire du Prince par des efforts inconcevables, ils ont agrandi l'une au delà de ses anciennes bornes, & élevé l'autre au dessus de ses ancestres

êtres les plus fameux, & jusques au période où son nom & les miracles de sa naissance devoient le porter.

Pouvez-vous à cette heure vous imaginer un Gentilhomme, qui sans prendre parti, voulut ensevelir chez soy par une indigne oisiveté les avantages que luy offre sa naissance, & qui caché dans l'obscurité voulût rougir de l'employ de ses voisins, & de son nom même, en n'en remplissant pas les devoirs.

Qu'on est heureux de faire dans la vie le personnage que l'on y doit faire, & de se montrer dans la Scene où l'on doit paroître, lorsque nôtre rolle nous y appelle.

Vivre dans une armée connu des Généraux, respecté du soldat, loüé de ses pareils, est-il rien de plus doux? On devient l'ornement de sa famille, l'admiration de ses proches, l'amour & les delices de ses amis.

On court dans une carrière, où tout ce que la Royaume a de plus grand est engagé, c'est à dire avec la race des Dieux qui avides du même encens, l'acheptent au prix du plus beau sang qui fut jamais, & de ces vies précieuses, qui ne sont élevées qu'au bruit des hymnes, & de tous les respects des hommes qui les approchent.

Hors l'armée, void-on d'aussi belles vies. Tout m'est suspect ailleurs par une profonde retraite, & des dehors étudiés; mais icy tout

est en veuë, tout est en action. On y voit des braves dont les autres qualitez répondent à la valeur. Leurs vertus se fortifient de moment en moment par les travaux & les perils.

Je regarde vôtre épée comme un présent que Dieu vous a fait, & qui vous engage à bien des choses, à une fermeté d'ame que rien ne puisse faire ployer, & qui resiste à tout, à une attache constante à vos devoirs, qui vous rende digne des emplois que l'on vous a confié, & même de ceux que vous n'avez pas encore. Il faut faire des choses bien extraordinaires, pour faire parler de soy parmi une Noblesse aussi brave que la Françoisise. A quel prix que soit la gloire, puit-qu'on est né pour en acquerir, il en faut avoir, sueurs, travaux, rien ne doit être épargné.

Si en se mettant souvent au hazard d'être tué, on remplissoit sa condition, la guerre couteroit peu de chose. Mais aujourd'huy qu'il faut de la conduite, un bon cœur, un esprit élevé, une ame encore plus grande, aujourd'huy que le plus grand Roy du monde se void parmy ses troupes, peut-on compter pour quelque chose la mort même, en faisant une belle action. Il n'y a que la perseverance à bien faire que je loüe, & le desir de répondre à sa naissance. Le bon sens est de connoître l'ordre de nos devoirs, & de s'en

s'en occuper toute sa vie. Et je suis persuadé que depuis que l'on a une fois porté l'épée, on ne doit plus quitter le service, à moins que des blessures ou une pieté extraordinaire ne nous arrachent de dessous nos tentes pour nous jeter dans une sainte retraite.

Mais pourquoy une retraite, la vertu a-t-elle une plus belle carrière qu'à l'armée, n'y a-t-il pas assez de chagrins à esuyer dans une vie aussi traversée que l'est celle d'un Officier pour luy en faire des mérites devant Dieu, sans s'aller captiver sous la pieté d'autrui, & faire un art de nôtre devotion par des pratiques réglées. On sacrifie en tout lieu au Seigneur, quand on lui est soumis, & que l'on est honnête homme. Faisons-luy, sous une simple tente, hommage de toute nôtre patience, offrons - luy tantot les fatigues d'un siege, tantot la longueur d'une Campagne penible, tantot nos besoins secrets, nos peines d'esprit: cela ne peut que luy plaire. Qu'il faut un grand fond de vertu pour aimer toujours sa condition, & pour ne point se lasser d'en remplir les devoirs. Si je ne me trompe nôtre Religion nous demande à tous en particulier le bien qui convient le mieux à nôtre profession. Un homme sage doit chercher toujours ce que Dieu demande de luy pour la place qu'il occupe dans le monde. Nôtre vertu a son veritable prix dans les
fon-

fonctions de nos emplois; de passer outre; c'est un excès où le Ciel ne voit souvent que des desirs mal reglez, nous faisons nôtre volonté en voulant être plus vertueux que nous ne devons être, & non pas celle de Dieu. Il faut tâcher de la faire sur la terre, comme elle se fait dans le Ciel, en nous bornant à ce qu'il demande de nous par le rang où il nous a placé.

Soyons prudens dans le bien, pour connoître ce qui est bien pour nous, & simples dans le mal pour éviter tout ce qui est mal pour nous.

Être vigilant, laborieux, prevoyant, tranquille, vaillant, judicieux, déterminé à tout faire & à tout souffrir pour la défense de l'Etat. Prendre plus de plaisir aux exercices, & à s'endurcir à la fatigue, qu' à faire l'amour & la débauche, n'avoir d'inimitiez, de querelles, qu'avec les ennemis du Prince, songer à s'élever l'esprit & le cœur par étude & par reflexion, afin de faire de grandes actions par de grands principes, en un mot se fortifier le corps, se polir l'esprit, s'ennoblir le cœur, ce sont les occupations qu'il faut avoir.

Avec ces heureuses dispositions, que vôtre condition vous paroisse la meilleure, que le repos dont semblent jouir les autres à l'ombre de leurs maisons, ne vous tente point, en quelque endroit que campe le Général, que
ce

ce soit vôtres patrie, sur les Alpes comme en Flandre, sur le Rhin, comme sur le Pd, que tout vous soit égal, que nul lieu ne vous soit incommode, & nul ennemi redoutable, qu'on voye par tout sur vôtres visage une agreable fierté, & de la joye d'être où vous êtes. Jamais ne blâmez le service tout rude, tout ingrat qu'il puisse être. Ne soupirez jamais pour la retraite.

Celuy qui compte beaucoup sur une retraite, ne sçait pas ce qu'il coûte à se servir de son loisir, le repos finit bien tôt; si la guerre est plaintive, le repos est chagrin. Puis qu'il faut mourir, & que c'est une loy, il est plus glorieux de braver la mort dans un Camp, que de l'attendre en sa maison en pure perte. Il vaut mieux s'offrir en victime volontaire du salut des autres, que d'estre entraîné au tombeau par les années.

On meurt plein de confiance, quand les armes à la main on expire dans le service. Une grande miséricorde est réservée à ceux qui fidelles à leur naissance ont conduit leurs pas jusques à la fin sur cette ligne de devoirs toujours conformes à la volonté de Dieu.

Le lit d'honneur sur lequel on tombe n'est pas éloigné du salut. Les guerres du Seigneur, ces termes consacrez dans nos Escritures, nous apprennent que le brave homme, & le chrétien, n'ont rien d'opposé, que Dieu a des serviteurs

viteurs sous des Tentes, dans des Palais, dans des Cloîtres. Le Christianisme, tout austere qu'il soit, ne retranche du cœur de l'homme que l'orgueil, sans nous dépouiller de nostre valeur, de nôtre fermeté, & du desir d'une gloire honnête.

Qu'on ne nous dise point que la douceur que nôtre Religion nous inspire, nous desarme, qu'obligez de souffrir les injures, la guerre est un mal. C'est ignorer, qu'il y a des choses qui conviennent aux personnes, aux lieux, aux tems, aux causes regardées en elles même & solitairement; & qui ne leur conviennent plus, regardées en general. Les Chrétiens pratiquent la modestie dans les injures particulieres, dans les perils publics, vangeurs severes de la liberté de leurs pais; ils croyent dans ces occasions que la patience & la modération sont les plus grands crimes.

Machiavel pour n'avoir pas assez connu le fond de nôtre Religion, a crû qu'elle nous éloignoit dès nôtre naissance de l'armée, ou du moins qu'elle n'étoit pas propre pour inspirer ou pour entretenir la vaillance.

Ce politique furieux admire dans ses reflexions impies & cruelles, ces flots de sang que Rome idolâtre & oisive faisoit couler dans ses Amphitheatres, dans ses Arenes. Le fer, dit-il, étoit toujours dans les mains de ses Romains, & brilloit sans cesse à leurs yeux.

La

La mort & la cruauté étoient l'objet continuel de leur piété & de leurs divertissemens les plus communs. Il étoit aisé, après tant de spectacles, de mourir pour la patrie. La mort qui n'étoit si souvent qu'un jeu, n'avoit plus rien d'affreux, & l'épée du moindre Centenier éprouvée par la main d'un Gladiateur sur le corps de vingt esclaves, servoit après sans peine à cet Officier à faire des actions intrépides, ou à ne pas survivre à sa défaite.

Ce vain discours a ébloui ceux qui n'ont pas démêlé ce qu'il y a de barbare, pourquoi n'appellerions-nous pas ainsi les Romains à notre tour?

Il n'y a pas d'homme plus fait pour l'Armée qu'un Chrétien, c'est un genre d'homme sobre, patient, prêt à mourir, si les plaisirs lui sont otez, que lui reste-t-il dans la vie qu'une mort honnête, étant persuadé d'ailleurs de l'immortalité?

Mais comme nous ne sommes pas les maîtres de notre vie pour la prodiguer, que ce n'est qu'un dépôt qu'il faut attendre qu'on nous redemande: La vaillance parmi nous est de vaincre & de vivre, de combattre courageusement, mais sagement. Notre vie est un fond, qui appartient à l'Etat, notre mort est une de ses pertes. Qui fait se livrer à la mort avec ménagement & sans crainte, approche du Heros: faire de grandes choses,

&

& les faire avec reflexion, c'est en relever la gloire; ce qui est outré n'est pas toujours bon. Il y a de grandes extravagances en matiere de valeur, dont nôtre Religion nous guérit, parce que n'étant plus poussez par nôtre orgueil, nous n'envisageons que l'ordre de nôtre état, que la volonté de Dieu, que la necessité de combatre. Nous allons sous ces voiles affronter la mort la plus terrible, nôtre Religion nous ouvre tout outre nôtre devoir. Dévoüez a ce que la Providence voudra faire de nous, nôtre pieté est la source de nôtre hardiesse, tout ce qui nous resiste est nôtre ennemi, tout ce qui mét bas les armes est nôtre prochain. On peut, il est vrai, quelque fois dans la chaleur du sang affronter la mort, mais c'est une disposition qui toute seule ne dure guere, on peut faire alors grand bruit, c'est un emportement, un transport & non pas de la valeur. Qu'il est beau de voir entrer un homme sage dans le peril.

La tranquillité de sa conscience assure sa main, la presence de son esprit lui laisse entrevoir parmi la confusion le chemin qui conduit à la victoire, son intrepidité le mét en état de le suivre; si tout plie, sa clemence l'arrête, son cœur même suspend son bras, & les ennemis en fuite, il donne ses soins aux blesez, ses larmes au spectacle confus des mourans & des morts, & rend dans son cœur des
actions

actions de grace à Dieu, comme à l'auteur seul de la victoire qui la fait incliner où il lui plait par des circonstances que lui seul ordonne.

Si nous avons quelque fermeté d'ame, quelque force de corps, que la Guerre fasse toute nôtre passion; allons dans un Camp supporter le froid, les veilles, la chaleur au delà de tout ce qu'on peut s'imaginer, mettons tout en usage pour répondre à nôtre naissance: prodiguons nôtre bien, épanchons nôtre sang, n'ayant que de nobles desseins, & ne nous portons qu'à des devoirs qui relevent nôtre vertu au dessus de la fortune d'un particulier.



SECOND DEVOIR.

Se bien connoître, ne point tirer vanité de nos avantages. Rien n'attire plus de considération dans le monde que des manieres modestes soutenës de quelque merite.

Pour se connoître, il faut se trouver seul, ouvrir son cœur, peser en secret ses forces, examiner ses vertus, juger de leur foiblesse, appercevoir quels en sont les ressorts.

Quelque estime que nous ayons surpris
 B dans

dans le monde, on a toûjours a rougir. Les Heros même ne se trouvent pas chez eux, tels que le peuple les vante, ils diminuent à leurs yeux quand ils osent s'i presenter.

Par les retours frequents sur nous-mêmes, nous apprenons à être modestes. La presumption ne nous apprend point à vivre, au contraire elle emfle d'une sottte vanité les cœurs malfaits, & leur persuade qu'ils sont quelque chose de rare; que c'est à leur hardiesse à les faire valoir, & à mettre de la difference entre les autres homme & eux; ils tâchent les premiers à se cacher à eux-mêmes ce qu'ils ne sont pas. Quelques efforts qu'ils fassent, ils ne peuvent nous imposer, leur orgueil nous rend rebelles à leur merite, & nous inspire du mépris pour eux malgré leurs autres bonnes qualitez.

Tous tant que nous sommes nous n'avons point le cœur net, il y a toûjours des taches, le meilleur cœur est celui où il y en a le moins, nous ne naissons pas vertueux: nous le devenons avec peine, & cette peine doit bien rabattre nôtre orgueil.

Vous n'avez rien de bon que vous ne l'ayez reçu, c'est un present du Ciel, si c'est un don pourquoi s'en glorifier? ne cherchez point vôtre gloire dans vos actions, trouvez-y seulement celle de celui qui vous a donné les moyens de faire vôtre devoir.

Ce

Ce n'est plus le tems de ces impies, qui ne reconnoissoient pour autheurs de leur gloire, que leur main & leur épée.

Nous avons changé de maximes, la devotion n'est plus une foiblesse, nôtre pieté surpasse nôtre valeur, & en ne nous envisageant que comme de foibles instruments que Dieu fait agir, nôtre modestie engage le Ciel a nous continuer ses faveurs, & les hommes a ne nous pas refuser leur estime. L'orgueil est un si grand defaut, quoi qu'il soit le defaut de tous les hommes, que tous les hommes l'abhorrent, celui qui se loüe est toujours méprisé, & perd par imprudence le droit que sa retenue auroit pû luy conserver pour une juste loüange.

Ne parlons de nous ni en bien ni en mal; se loüer cela est vain, se blâmer cela est insensé, un honnête homme ne doit songer ni a se couvrir, ni a se montrer, qu'il laisse prendre de soi aux autres l'estime qu'ils voudront.

Si on n'y prend garde l'amour propre a des ressources infinies, combien en voyez-vous qui parlent du siege de Mastrick où ils ont été, & de la bataille de Senef où ils se sont trouvez, avec une rapidité & une eloquence qui ne leur est pas ordinaire. S'ils paroissent modestes en parlant peu d'eux, la grandeur du peril où chacun se trouva, & qu'ils étalent

lent avec plaisir, les dédommage du silence qu'ils tiennent à l'égard de leurs actions.

Il y a un orgueil secret qui n'offense que Dieu, comme il y en a un public qui offense tous les hommes. Ne dites jamais en vôtre cœur, ma conduite, mes veuës, mon expérience, mon courage, m'ont tiré de ce peril, rapportez tout a Dieu.

Je ne crains point par la d'affoiblir vôtre courage: Si Dieu a en horreur les superbes, il hait les timides. Il nous deffend de nous confier en nous-mêmes, en quoi consiste l'orgueil, mais il nous deffend de rien craindre, en quoi consiste la confiance que nous avons en lui.

La vertu n'est jamais plus belle que lors qu'elle est environnée de modestie, c'est une ombre qui la met dans son jour, nous la voyons avec plus de plaisir dans l'empressement qu'elle a de se cacher, nous lui rendons tout l'éclat qu'elle veut s'ôter; Comme elle n'est pour venuë demander nos loüanges, nous les lui offrons, moins elle se fait valoir, plus elle nous paroît precieuse. On est ravi de trouver de la valeur, sans trouver de la vanité, on est charmé des actions que l'on voit, & du silence qui les suit; on admire la rapidité avec laquelle on se porte au bien, & encore plus la moderation avec laquelle on en attend

attend la recompense. Tout devient loüable pour celui qui ne veut pas être loüé.

C'est la situation où j'ai vû jusques ici vôtre cœur, vous connoissez en vous alléz de deffauts pour vous rendre petit devant vos yeux; & vous ne vous êtes point encore laissé vaincre à la douceur de parler de vous-même, & de vous croire quelque chose toutes vos vertus sont renfermées aussi-tôt qu'elles ont brillé, c'est un depôt dont vous ne vous faites point d'honneur; on vous soupçonne d'être charitable sans le connoître, ces aumônes que vous faites à une Estropié, ce morceau que vous faites ôter de devant vous pour l'envoyer à un Soldat malade, & d'un autre Regiment que le vôtre, ce feu où vous exposez pour couvrir un blessé qui se retire, ces secours prongs & prevenants dont vous aidez un Subalterne à qui vous épargnez la peine secrete qu'on a toujourns, d'expliquer ses besoins, ces avis particuliers que vous donnez à une Jeunesse sans experience, sont des secrets entre Dieu & vous, bien loin d'en tirer vanité, vous voudriez les ignorer vous-même. Je pourois parler de vôtre fidelité envers vos amis, de vôtre équité envers les Soldats, de vôtre douceur dans le commandement; toujourns plus grand en toutes choses par vôtre modestie, que par vôtre fortune,

& par vôtre emploi. Qui m'empêche de continuer ce discours.

Je men sens bien hardi de vôtre absence, deux cens lieues qui sont entre vous & moi vous ôtent le moyen de m'interrompre, vous lirez ici ce que vous n'avez pas voulu entendre. Mais il faut entrer dans vôtre caractère, & je ne toucherois pas assez noblement vôtre portrait, si je ne le finissois en même temps par ce même esprit, qui vous fait tant d'honneur.

Je vous ai vû avec cet esprit détaché de l'amour propre, retourner sur les Alpes, une sage impatience vous faisoit compter ici tous les jours qui restoient du quartier d'hyver; ni le charme du Pais, ni la fumée du Cours, ni le plaisir qu'on sent dans la conversation d'un frere, qu'on void après sept ans d'absence, comme avec l'agrément d'une nouveauté entiere, auquel on a tant de choses à dire, & tant à demander, n'ont pû vous arreter. Vôtre devoir vous rapelloit avant la fin du congé, vôtre vie vous sembloit être trop à vous, vous vous reprochiez ce tems ingrat, où vous ne faisiez rien pour le Prince, & où il ne vous étoit pas permis de faire rien en secret pour vous même.

Avec quel empressement ne retournâtes vous point au mont Dauphin malgré la rigueur du froid & des neiges. Vous voulûtes aller
rece-

recevoir vos Recreus, & les incorporer, vôtre air, & vos manieres répandirent sur ces soldats nouvellement levez, de la valeur, & de la fermeté, ils devinrent résolus en prenant les armes de vôtre main, & par des exercices continuels vous aprites à vaincre à des gens qui sembloient n'être venus que pour être defaits.

Je vous vois ainsi, dans l'ouverture d'une Compagne qui sera fameuse, vous flatter de quelque action, vous ne demandez qu'un jour à l'ennemi pour consacrer de nouveau la gloire & la reputation du Regiment, vous compterez pour un malheur si la Compagne se passe sans que le Corps ait lieu de se distinguer.

D'où vient cette ardeur, si ce n'est de l'obligation que vous vous êtes imposé de répondre à vos devoirs? Est-ce vôtre temperament qui allume ce feu, ou le desir de la gloire? ou plutôt, n'est-ce pas cette resignation genereuse que vous avez à la volonté de Dieu, qui en est le principe, & qui vous fait marcher dans ces voies, pour répondre à la condition dans laquelle il a voulu vous placer?

Vous l'avez toujours dit, que cette confiance secrette renouvelloit vôtre jeunesse, & vôtre cœur, à l'ouverture de chaque Compagne; on vous voit courir aux occasions du même pas, dont les timides les fuient, feur de la protection du Ciel, vous y portez un visage assuré, & ce vous est une joye sensible, de re-

connoître par de nouveaux perils, que c'est le Seigneur qui vous a retiré des dangers passez où vous vous êtes trouvé, dans des sieges, dans des batailles, dans des retraites.

Egalement estimable, de sçavoir continuer d'être brave, & d'être capable d'en refuser les loüanges. Plusieurs de vos camerades ont péri en combattant à vos yeux, leur mort ne vous a pas étonné, charmé par l'esperance d'une aussi belle fin; cent fois vous avez teint vôtre pied dans leur sang, pour remplir leur poste, & fier de la bravoure de ceux qui rendoient les derniers soupirs, vous avez reçu tout l'ennemi, resolu de mourir. Le bouclier du Seigneur s'est opposé aux coups qui vous portoient la mort.

Sous cet air d'intrepidité, qui ne sembloit promettre que de la présomption, vous vous êtes mis à couvert des vains mouvemens de vôtre cœur, en oubliant vos forces, pour ne vous souvenir que du secours que Dieu vous avoit prêté. Vous avez comme éteint en vous, jusques à cette fierté par laquelle vous sembliez combattre. Il semble que la Providence prenne plaisir à sauver & à mettre au dessus des accidens les plus redoutables, ceux dont le courage infini est si modeste. Depuis vingt-cinq ans que vous courez dans les routes de la gloire, combien de présomptueux & de temeraires ont péri, qui n'ont pas vû tant d'occasions que vous?

Plai-

Plaignez-vous si vous êtes si peu avancé; mais pourquoi se plaindre? c'est un sentiment que je vous inspire mal a propos. En étant honnête homme, on ne fait que son devoir, & le merite interessé est un faux merite; la vertu aux ames bien réglées tient toujours lieu de fortune, & qui sçait attendre aiant autant de bonnes qualitez que vous en avez, ne manque jamais d'emploi sous le plus juste de tous les Rois; la vertu la plus paisible ne se dérobe pas long-temps à ses faveurs; il trouve toujours ceux qui se distinguent, & tant qu'il aura le gouvernement du monde, la Fortune sera pour le merite, & donnera à ceux, qui attendent patiemment, les recompenses qu'elle refuse aux empressez.



TROISIEME DEVOIR.

Que nôtre vie soit si réglée, si suivie, que nôtre exemple presse ceux qui sont sous nous à remplir leurs fonctions.

J'Appelle une vie réglée, une suite de vertu, & un certain train d'honnête homme, que peu de défauts sensibles interrompent.

Cette uniformité, qui naît du desir continuel qu'on a de se rendre vertueux, attire sur

nous les regards & l'attention de nos inferieurs; & l'exemple du bien que nous faisons sans cesse, est plus touchant pour eux, que le commandement dont on pretend se servir dans les occasions, pour les obliger à n'être pas indifferens pour la vertu.

Si j'osois faire le portrait d'un Officier, je dirois que j'appelle un Officier d'exemple, celui dont l'ame est noble, sensible, & ambitieuse pour la gloire; dont le discours est toujours veritable; de qui les promesses sont sinceres; dont le visage ouvert ne cache point de fraude, & répond à la bonté du cœur. Tout le mal qu'on en peut attendre est qu'il cesse d'obliger. Ce n'est pas le seul desir de la loüange, qui l'excite à la vertu, c'est son obéissance pour les Loix, & pour la Religion; c'est l'amour pour la patrie; c'est son respect pour son Prince; c'est le mélange de toutes ces choses qui lui en font goûter la douceur. On voit en lui une hardiesse judicieuse, une grande confiance dans l'abord du peril, dans la mêlée de la presence d'esprit, dans le travail de la constance, dormant peu, agissant beaucoup, réglé dans sa dépense, magnifique dans ce qui regarde son emploi, ne faisant rien sans dessein, du moins sans le pretexte du bien public, & du service du Roi. Comme il tache par sa valeur de vaincre ses
enne.

ennemis, il s'efforce de l'emporter sur ses amis par sa candeur, par sa franchise; la fortune & les malheurs n'ôtent rien de son amitié, on l'a toute entière, & pour toujours; bon aux Soldats, s'il en sert quelqu'un, il l'oublie, pour en laisser tout le souvenir à celui qu'il a obligé; s'il a place une personne, enflé de complaisance, il ne lui parle pas avec hauteur, son honnêteté, sa douceur marquent tout ensemble le peu qu'il a crû faire & l'estime de la personne.

La raison anime toutes ses actions, on loit sa facilité à excuser les petites fautes, sa fermeté à punir les grandes, l'emportement ni la colere ne l'ofusquent & ne l'obscurcissent jamais, il void ce qu'il fait. Enfin pas un moment de sa vie ne se perd, ce qu'il ne donne pas au Regiment, il le donne à l'étude, & son esprit tour à tour, ou s'employe pour les fonctions de sa Charge, ou cherche dans l'Histoire des forces pour les remplir.

Prêt à s'acquitter des meilleurs emplois, il ne craint pas les plus pénibles, ni les plus en vûë, & ne dédaigne point les plus communs, capable des plus grandes choses, quand il y est appelé, exact dans les plus petites, quand il est nécessaire: obeissant lui-même à son tour, comme il souhaite qu'on lui obeisse, il sçait commander, & montrer l'exemple d'obéir, ne disputant jamais avec ses Generaux, toujours

toûjours soumis, n'étant ni curieux ni grand parleur; sa probité est enjouée, son repos agreable & sçavant; sa propreté, quoique sans affectation. approche du luxe; sa pieté réglée, son commandement hardi & honnête, ses esperances point excessives; le sentier qu'il tient est de passer sa vie avec honneur, & avec agrément; aimant le Soldat pour en être aimé; & sa profession pour la bien faire; sans avidité pour les richesses; mais se servant avec éclat du peu qu'il possède, & sçachant par des manieres aisées en relever la dépense; jamais de divertissemens bas & honteux; ses amusemens sont nobles, donnant à son rang ce qu'il ne peut s'empêcher de lui donner sans se trahir soi même, toûjours tâchant d'acquérir beaucoup de gloire, & de meriter la bienveillance de son Prince, en disputant de valeur avec les plus braves, de retenuë avec les plus modestes, d'intégrité avec les plus gens de bien.

Il ne suffit pas de faire des choses loüables, il faut persévérer à les faire, un faux pas renverse en un moment toute l'estime qu'on s'étoit acquise, & plus on s'étoit déjà élevé, plus la chute qu'on fait nous couvre de confusion.

J'avoué que c'est un grand avantage, d'avoir sçû gagner l'approbation publique, mais il y a beaucoup à veiller sur soi, pour se maintenir dans cette réputation; les premieres loüanges

anges ne coûtent guere à acquerir; pour commencer à être loué, il ne faut avoir que quelque hardiesse; mais pour ne point déchoir, cela ne se peut sans une application entiere à ses devoirs, & sans une vigilance particuliere sur nous-même, & sur toutes nos actions.

Le Public interessé dans nos vertus redemande cette louange, pour peu que nous nous negligions; & on se trompe fort de pretendre à deux choses opposées, à travailler peu, & à être beaucoup loué.

On ne conserve de la réputation & des honneurs, que par les mêmes moiens qu'on les a acquis; vous voulés nos applaudissemens, donnez-nous vos travaux, vos perils, vos blessures, c'est par là qu'on les merite.

Quiconque se relâche, se perd bientôt; pour peu que la vigueur de l'ame s'affoiblesse, les plaisirs du corps s'insinuent, & en les concevant comme grands, ils deviennent nécessaires; on se débauche du service, la gloire se dérobe à nos yeux, & la volupté l'emporte toujours sur le devoir, quand on ne veut que se partager entre eux, lorsque l'on est tantôt vigilant, tantôt assoupi, nos inclinations se répandent sur ceux que nous commandons; mais par un malheur ordinaire, les mauvaises se perpetuent, & se reproduisent beaucoup plus que les bonnes; ce n'est plus le même Officier, le mal qui se voit en lui, en ef-
face

face le bien, chacun se metamorphose selon ses inclinations, & en autorise ses vices.

Un Capitaine commande en quelque maniere tout ce qu'il ose faire, & défend tout ce qu'il n'ose commettre; une seule débauche le rend long-temps coupable, & il ne peut servir d'exemple, que par la suite uniforme de sa vie.

Soyez tel que vous voudrez trouver les autres, tout ce que vous souhaiteriez que l'on fit de louable, faites-le le premier; abstenez-vous pour toujours des choses dont le Soldat doit s'abstenir, & ne vous pardonnez pas à vous-même, ce que vous ne pourriez souffrir sans chagrin dans toute autre personne; vous n'êtes Commandant, que pour exceller par-dessus ceux que vous commandez, en prudence, en force; c'est à vous à entrer le premier dans le bon chemin, on ne doit que vous suivre, tout doit devenir aisé après vous, vous ôtez en quelque maniere par une même conduite à la vertu ce qu'elle a de penible, & l'on ne sçauroit que l'on n'ait honte d'être méchant sous les yeux d'un honnête homme.

Qui quitte pour un temps la vertu, quitte volontairement son rang. Je sçai que ce qu'il y a de difficile dans la vie, c'est l'égalité, d'être ferme dans une même idée: l'homme est si changeant, & aime tant de choses opposées, qu'on peut tout craindre; dans la guer-

re il loïe le repos, dans la retraite il soupire pour la guerre. Cette incertitude est l'ennemi de la vertu, parce qu'elle nous empêche de nous fixer; qui délibere à l'armée, s'il fera toujours dans l'emploi, ne sera jamais un bon Officier; il faut prendre une résolution d'être toujours ce que l'on est, & de se perfectionner dans sa profession. Ceux qui lassez au milieu de la carrière se rebutent, & qui dégoûtez des honneurs par les fatigues dont on les paye, songent à se retirer se trouvent plus embarrassés dans leurs maisons à surmonter l'inutilité qui suit le repos qu'ils ont souhaitée, qu'ils n'auroient été à continuer leurs occupations & leur devoir. Etre à soi seul, & occuper son repos, est une grande affaire, l'oisiveté est un lourd fardeau; les soins, les fatigues ne sont rien en comparaison, & il n'y a rien de plus pénible, que de n'avoir point de peine, il est rare de se faire un repos de pensée & d'esprit après s'être appliqué au monde; la vertu coûte partout, mais plus dans la retraite que toute autre part, parce qu'elle y trouve moins d'aides; à la guerre, la gloire, la fortune la soutiennent, on marche dans des routes éclairées, & la honte de tomber est l'appui & la cause de nôtre fermeté.

Défaites - vous de ces doutes, vous êtes dans un chemin où la gloire & la vertu sont devant vous; il les faut suivre hautement,

jaloux de ce que vous avez fait jus-qu'ici, il faut en vous étendant, n'oublier pas vos actions passées, pour les augmenter par de meilleures.

La perseverance dans le bien, dans la vie d'un Officier de quelque âge, sa fermeté dans les bonnes maximes, font sur toute sa troupe une impression sensible; sa presence donne de l'émotion aux plus lâches, & inspire un desir de bien faire à ceux qui ont conçu de lui l'estime qu'il merite; l'on se corrige par respect d'une infinité de petits défauts, qui paroissent honteux, & que la droiture & l'unité de sa vie condamnent; sa vertu est l'ame de sa troupe, son esprit devient la raison de tout le Corps, sans avoir besoin de recourir aux menaces & aux châtimens, il parle, on l'obéit.

Il en est au contraire d'un Commandant débauché & capricieux, ses remontrances les plus raisonnables sont infructueuses, on oublie ce qu'il dit, en pensant à ce qu'il fait, son déreglement offense le Regiment, & ôte à ses discours cette pointe de vertu qui les fait sentir au cœur; sa conduite peu reguliere partage sa troupe, quelque bonne qu'on la lui aye confiée, entre la vertu & le vice, & la rend peu propre à de grandes choses, & il arrive par une corruption secrette, qui du Chef passe aux Soldats, que ceux qui ont quel-

quelque sentiment d'honneur le laissent éteindre, & ceux qui n'en ont point s'abandonnent plus librement au mal. Ce n'est pas une faute de paroître sage, quand nos fonctions le demandent, mais c'en est une, que de le vouloir paroître par vanité. La vertu de ceux qui commandent n'est pas pour eux seuls, pour devoir être cachée, ils la doivent au public, & le Prince ne les a choisis, que pour les obliger à montrer ce qu'ils sont.

Il ne vous suffit pas d'être vertueux, vous avez encore besoin de la réputation d'être vertueux. Cette réputation est une seconde vertu pour un homme de commandement, qui étant obligé de se montrer tout ce qu'il est à ceux qui ont à l'imiter, ne leur en peut rien dérober, qu'il ne leur ôte un exemple. Pour cela il faut être honnête homme devant le monde & devant Dieu; & la perfection de la justice, pour être exposée aux yeux des autres, & d'aimer beaucoup les grandes choses, & peu les petites. Un méchant ne peut se montrer bon, que par un second crime, qui est l'hypocrisie, vice bas, timide, lâche, & le plus opposé de tous à la valeur.

Je croiois m'être trop avancé, si dans d'autres jours, & sous un autre Regne que celui de Louis le Grand, j'avois demandé tant de probité dans un Officier. Il n'y a pas tant de peine qu'on pense à être sage sous les Enseignes,

gnes, son exemple fait croître la vertu de ses Sujets; & comme sous un Prince aussi éclairé & aussi égal, il y a tout à attendre de nôtre sagesse pour notre fortune, c'est une necessité de l'allier avec le courage. L'envie de lui plaire, la longueur de la guerre, la fertilité de son Regne pour les vertus, ont fait naître du sang & des cendres des morts mêmes, quantité d'Officiers d'un merite distingué & reconnu; la valeur est commune, & la vertu ordinaire parmi nous, on a à choisir qui on veut imiter, chaque armée a mille modeles; mais sans proposer personne.

Je vous dirai qu'il n'y a qu'à envisager avec attention les défauts de ceux qu'on blâme, & les actions de ceux qu'on louë; haïr les vicieux d'une haine parfaite, par une noble jalousie, & être le concurrent & le rival des plus fameux; que les actions des grands Hommes interrompent vôtre sommeil; que les loüanges des Catinats des Boufflers irritent vôtre vertu; ils n'ont qu'un cœur & deux bras comme vous. Tout ce qu'un homme peut, un autre peut le tenter, l'esperance du moins de mourir en brave homme est capable de nous porter bien loin; admirez les Heros, écoutez les Sages, enviez la gloire des uns, & le merite des autres.

Inspirez, s'il se peut, au Soldat cette même ardeur, avancez & favorisez ceux qui ont du
pen

penchant à bien faire, & comptez, que qui aime les vertus d'autrui, est tres-vertueux lui même.

Faites pour exciter les autres, ce que vous souhaiteriez que le Prince fit pour votre récompense; ne donnez point aux recommandations le prix de la vertu.

Parlez toujours au Soldat honnêtement, affablement, si vous n'avez un sujet particulier d'en user d'une autre maniere. Qui peut mettre dans cet esprit la patience dans les travaux, l'honneur de la Nation, l'amour de la patrie, l'envie d'être loüé, peut se vanter d'avoir jetté les semences de beaucoup de triomphes; car le Soldat qui n'est pas sensible à l'accueil & aux loüanges de son Officier, n'est pas seulement de mauvais service, mais il tient lieu d'ennemi, puis qu'il faut toujours pour le faire craindre, avoir le bras levé, & le traiter en esclave.

Le plaisir du commandement est de se faire aimer, non pas par un relâchement politique & flateur, pour s'accommoder aux passions déréglées des troupes, mais en entrant dans le cœur de tous par une humeur facile, par une severité raisonnable, en faisant du bien au brave, en punissant le brutal, en écartant le lâche; faites-vous aimer, faites vous craindre, & trouvez le secret qu'on vous aime en vous craignant, soiez le premier avec le Soldat dans

l'action, partagez avec lui les fatigues, prévenez ses besoins; ce mélange de vos travaux avec les siens, cette société de perils les unit à vous, pour peu qu'on aye d'honnêteté. Après cela on devient le maître de cœurs. Quel avantage peut-on tirer d'avoir de l'esprit, si l'on ne s'en sert pour se faire souhaiter & se faire aimer.

Le second caractère essentiel à l'Officier, est la tranquillité; tenir son épée & sa raison dans sa main, pour se déterminer à propos.

C'est aux troupes une grande assurance, que de sçavoir quelles ont un Chef expérimenté & prudent; on apprehende moins le peril, on obéit avec plus de joye.

On hésite, on est inquiet, quand on est commandé par un homme emporté; on n'aime guere pour Officier un homme qu'on ne croit pas avoir plus de merite que soi.

L'emportement, le trouble, sont des marques d'un petit esprit, de peu d'étendue; il y a un repos sage & imperieux, qui se fait plutôt obéir qu'une agitation violente.

La vaillance & la tranquillité sont deux vertus qui marchent ensemble, le Soldat les admire, & les suit volontiers.

Faites connoître ce que vous êtes par ces deux qualitez; apportez tout vôtre esprit, toute vôtre application, tout vôtre courage dans l'action, pour faire honneur au rang que vous

vous soutenez; que les honneurs ne vous inspirent point de vanité, que ce soit la même suite d'honnêteté; que la fortune vous élève, mais qu'elle ne dérange point vôtre cœur; soyez toujours ce que vous avez commencé d'être en entrant dans le monde; qu'une noble assurance, qui tienne toujours de la modestie, vous mette au dessus du Soldat, & ne vous en éloigne pas.

N'abusez point de vôtre autorité, en tournant en ridicules ceux que vous reprenez; inspirez l'horreur du vice, & ne vous faites pas haïr par des brocards & des surnoms donnez mal à propos. Qui se plait à des choses ridicules & offensantes affoiblit la majesté du commandement.

Prenez la maniere de vous expliquer & de traiter avec les gens, sur leurs mœurs & leurs habitudes; aux diligens parlez modérément, aux paresseux vivement, aux hardis hautement.

Continuez d'être civil envers les petits, aisé parmi vos égaux, respectueux envers les grands. Servez par générosité les premiers, vos égaux par amitié, les grands par estime & par devoir; ne des-obligez jamais personne volontairement. Il n'y a point de petits ennemis, ni d'amis inutiles, parmi ceux avec qui nous devons vivre.

Il me semble aussi, qu'on ne peut mieux engager ceux qu'on veut avoir pour camarades dans l'exécution des grandes choses, qu'en les sollicitant par leur propre valeur, & par l'estime que nous en faisons.

Ce n'est pas une mauvaise politique, de se servir de l'amour propre de ceux qui servent sous nous, pour les attirer dans nos intérêts.

Nôtre bienveillance, nos caresses, nos louanges, sont une paye particuliere qui les excitent à bien faire.

On ne se trompe pas, si on croit ceux qu'on veut avoir pour hommes de main, & sur le sang & la vie desquels on a dessein de faire fond pour la gloire, on les doit ménager par une paye exacte de ce que le Roi donne, mais aussi par des paroles honnêtes, & par quelque esperance.

Rien n'est plus adroit, ni plus loüable, que d'attirer le Soldat sous quelque ombre de bien & de fortune, à oser de lui-même venir sur nos pas affronter la mort dans l'occasion; il n'y a point de peril pour l'Officier. Parce que toute la gloire est pour lui, l'honneur qui est au bout de la pointe de son épée est un beau rideau, qui couvre à ses yeux l'horreur du combat, & ses suites. Mais pour le Soldat, de qui le nom inconnu ne craint point de se flétrir, qui void sortir de ses blessures

fures du sang & de la misère, peut-on trop lui couvrir le peril par des promesses ? Du moins le faut-il échauffer par l'exemple, & répandre sur lui quelques étincelles du feu qui nous anime, comme une semence invisible de valeur, qui germe insensiblement sur les cœurs les plus durs, & les moins ouverts à la gloire.

Nous devons tout employer pour avoir pour amis, ou pour admirateurs, & non pas pour ennemis ou pour indifferens, les hommes que nous voulons obliger à combattre avec nous de bon cœur. Nous devons en être assurément respectez & crûs, que nous ne puissions nous imaginer qu'ils veuillent nous envier un bon succès, ni nous abandonner dans les occasions où nôtre honneur est en compromis.

Qui negligé de se rendre le Soldat affectionné, se negligé soi-même. Nôtre reputation quelque établie qu'elle soit, est toujours en depôt en leurs mains; c'est à leurs têtes que nous disputons continuellement de nôtre vie; secondez par eux ou trahis, nous allons au triomphe ou a la servitude.

Ce que vous êtes, vôtre fortune, vôtre gloire, vôtre esperance même, est dans le cœur de ceux que vous commandez, aussi bien que dans le vôtre; c'est à vous à aggrandir ces ames par vos soins, par l'appas des louanges, & à les faire servir a vos intentions

tions par tous les moiens honnêtes que vous pourrez vous imaginer. Comme un Pilote, quelque habile qu'il soit, s'il n'a le vent, son art lui est presque inutile, mais avec le vent, son art double sa course; ainsi un Officier quelque brave qu'il soit s'il n'est secondé, son courage est infructueux: mais s'il a le cœur du Soldat, tout cede à son industrie & à sa vigilance.

L'on ne doit pas pretendre de trouver des Soldats comme on les souhaite, il faut essayer de leur faire aimer le travail, qu'ils sçachent l'exercice, plus ils auront bon air sous les armes, plus ils auront de plaisir, a les prendre; soigneux à conserver leurs habits, curieux de leurs mousquets, avides d'occasions; ce sont les qualitez qu'il faut mettre en eux, parlez leur vous-même de ces choses nécessaires, & non point par d'autres, il y a une éloquence dans un Chef, & un ton de voix qui persuade tout.

Prévenez tous sujets de tumultes, de plaintes, soyez ferme & juste; bannissez du Régiment toute sorte d'injustices, reprimez l'insolent, apportez l'ordre.

L'on sert doublement l'Etat, lors qu'on change les dispositions des hommes, & qu'on fait servir ceux qui ne pensoient auparavant qu'à prendre une paye, & à porter une épée.
Ja-

Jamais ce changement ne se fait mieux que par un Officier, qui toujours patient & égal dans les fatigues de sa profession, sçait se servir de lui-même pour instruire les autres.

Cela n'est point si mal-aisé, les mêmes travaux ont pour le Soldat & l'Officier de grandes différences, l'honneur que l'Officier envisage, les lui rend plus legers, & comme tout le monde le voit fatiguer, tous les yeux de ceux qui sont attachez sur lui, diminuënt quelque chose de son travail; le Soldat n'a que la douceur, que l'exemple, que l'adresse de son Officier, qui diminuënt les siens. Pour le gagner d'avantage, joignez à vos soins la libéralité; les ames communes se gagnent par de petites faveurs; donnez tout ce que vous pouvez donner, ne perdez rien de vôtre revenu & de vôtre paie; mettez à intérêt chaque jour entre les mains d'un bon Soldat, tout ce que vous aurez pû épargner, le Roi en est la caution secrette, quand on le fait en vûë de son service.

Ayés un grand soin des malades & des blessés, n'épargnés ni vos visites ni vôtre bourse pour les assurer de vôtre tendresse. Comme le malade pense alors beaucoup à foi, s'imaginant être abandonné de tout le monde, il sent une certaine joye qui le ranime, de voir dans ces momens son Officier proche de foi; il semble que sa présence le retire comme

d'entre les bras de la mort, qu'il échappera de la maladie comme du combat, si la même main le secourt. Ces sortes de services ne peuvent s'effacer, ils sont imprimés dans le cœur, il n'y a que la mort qui puisse abolir la mémoire d'un pareil bienfait. Agissés en ces occasions comme un bon pere de famille, qui n'a rien de particulier pour ses besoins seuls, mais qui a toutes choses communes avec ses enfans & ses domestiques; le sang que vous arrêtez du Soldat est le vôtre, sa langueur vous regarde, ses mains sont a vous.

Ne visitez point ceux qui ont été blessés dans des querelles particulieres, condamnés par votre indifférence leur emportement & leur malheur, & que leur premiere peine soit de sçavoir qu'ils vous ont déplû; c'est un sang mutin qu'il faut laisser couler sans regret.

Les mœurs des Soldats se façonnent, & prennent insensiblement une certaine teinture de probité, dans le commerce qu'ils ont avec de sages Officiers; & comme celui qui s'approche le plus d'eux est le Sergent, que ce choix se fasse dans les Compagnies, du sujet sur lequel votre esprit a le plus fait d'impression.

Ceux qui gouvernent des hommes ont besoin de beaucoup de prudence & d'adresse, afin de connoître bien-tôt tout ce qu'ils en peuvent tirer de service, & jusques où ils les peuvent pousser.

Com-

Comme les Soldats se levent par hazard, & non pas par choix, comme rarement d'eux-mêmes ils viennent à la guerre, c'est à l'Officier à les ébaucher, quand il les a entre ses mains.

Vous l'avez vû vingt fois, quand on bat le tambour dans une ville, s'il y a un artisan débauché, un fils de famille incorrigible, un misérable, le vice, le libertinage, la nécessité les rangent autour de la caisse, pour sçavoir ce qu'on donne; comme on ne parle point de travail ni de vertu, ils s'engagent aisément, vous les recevez de même; vôtre œil en confidere la hauteur & la démarche, lors qu'on vous les presente; du reste cette victime des fureurs de la guerre, quand elle coûté peu, est reçüe avec joye dans le petit troupeau, que la fatigue, la désertion, les maladies & la victoire décimeront bien-tôt.

Ainsi, Capitaine de cinquante libertins que l'Etat vous livre, & enchainé à vos côtés par ses Ordonances, vous en devenez tout d'un coup l'esprit, le cœur & la main; c'est à vous à rendre au Souverain, des Soldats de ces hommes inutiles; ceux que vous ne connoissiez pas il y a un moment, & que vous n'auriez jamais crû vous appartenir, devenu leur Chef par leurs debauches, vous les devez envisager comme des gens attachez à vous, & vos amis; vous devés être vigilant, pour ex-
citer

citer leur paresse, vertueux pour corriger leur débauche, vaillant pour enhardir leur timidité, & par un front serein, retenir auprès de vous ces gens, qu'une justice farouche écarteroit.

C'est un grand art d'assaisonner ses vertus des temperamens nécessaires, pour les rendre praticables aux autres, & leur en faire naître l'envie.

Pour vous faire aimer & honorer, préférés l'utilité commune à la vôtre, songés aux commodités des Soldats, & à leur avancement, sans rien faire de plus, vous recevrez toutes les marques de leur estime & de leur inclination pour vous.

Vous n'avez pas vécu en vain d'avoir vécu jusques ici de la sorte, continués, vous avez un bon Juge de votre desintéressement, & de votre habileté, sans rien faire de plus, & pensant à toute autre chose, un jour vous ouvrerez un paquet, où on vous destinera à de plus grands soins.

Pour régler les autres, il faut se régler soi-même, & comme notre vie particuliere ne consiste qu'en deux choses, qu'aux mouvemens & aux décences de notre personne, & au choix que nous avons à faire de nos amis; il vous seroit honteux d'avoir des amis qui ne répondissent pas à votre vertu. Heureux qui a un ami dont la conduite lui fait honneur,
dont

dont la vie unie à la sienne semble augmenter ses bonnes qualités.

Faites - vous, pour amis, non pas tous ceux qui le souhaitent, mais ceux qui le méritent, ne vous liés pas seulement avec les personnes qui ont de la complaisance pour vous, mais bien avec celles avec qui vous pouvez vous acquitter plus dignement de vôtre emploi.

Les honnêtes gens, & ceux d'une vertu douteuse, sont souvent à l'armée confondus les uns parmi les autres, peu à peu on se démele, & chacun se range avec ceux de sa sorte, ou qui en approchent, ce détail nous meneroit trop loin.

Il suffit de ne s'embarquer jamais avec les fots, & les impies, avec les gens dont la reputation est douteuse, tantôt bonne, tantôt mauvaise, dont la basse ou l'effronterie peuvent nous faire rougir. Aussi bien les fots ne sont-ils que des ingrats, & les impies que des fanfarons.

L'imprudence en ces sortes de choix est la source de toutes les disgraces de nôtre vie, comme la prudence que l'on y apporte en fait le bonheur.

Si l'on veut acquerir de la vertu, il n'y a pas de voye plus seure ni agréable, que de pratiquer ceux qui en ont.

Je sçai que les plaisirs sont nécessaires à l'homme, & permis, quand ils ne corrompent pas

pas l'ame. La vertu ne s'éloigne pas de la joye; un honnête plaisir est une chose juste; prenez ceux qui vous font honneur, & qui ont du rapport avec vôtre profession.

La chasse est un noble amusement, elle est l'image de la guerre, elle vous a endurci à la fatigue dès vôtre jeunesse, divertissez-vous-y quand vôtre devoir public ne vous en empêche point.

Dancez, voyez les Dames & sur tout celles qui ont de la naissance, & qui ont de la reputation d'avoir de l'esprit.

L'amour & la guerre ne se font jamais voulu de mal, l'esprit, le cœur & l'amour, ont des long-tems contracté alliance. Si les sages n'aimoient point, il n'y auroit rien de plus malheureux que les belles.

L'âge a meuri vos desirs, vous avés des goûts & des sentimens plus raisonnables, que lorsque vous étiez emporté par l'ardeur d'une grande jeunesse; ayés de l'enjouement, prêtés-vous à l'amour, mais n'en soyés pas l'esclave; heureux qui peut l'envifager, & en éviter les chagrins & les écueils.

Donnés à manger à propos, & avec ordre, la table fait des liaisons agreables, & la joye vous concilie avec facilité l'amitié des conviés.

Il y a, l'oserois-je dire, comme un art & un merite de bien-boire qu'un homme de guerre

guerre ne doit pas ignorer. On peut boire, qui nous le défend? le vin est un remède contre les chagrins, il nous arme pour le combat, il nous délassé dans nos fatigues. On dit que souvent la vertu s'en est servie. Mais il faut sçavoir le prendre avec mesure, & le verser avec précaution.

Je blâme ces buveurs emportés, qui n'ont de plaisir que dans la débauche & le desordre; il faut que l'esprit se réjouisse, & non que la raison extravague.

Les derniers des hommes, & les plus sots peuvent s'emporter; mais se réjouir sans donner atteinte à l'exemple qu'on doit à ceux qui nous regardent, il n'y a que les sages qui puissent le pratiquer, car il n'y a de la satisfaction à faire une chose, qu'autant qu'il y a de raison à la faire.

Il n'y a de la joye que parmi les honnêtes gens; vous ne blesserés point vôtre caractère, quand vous direz dans ces occasions quelque chose de plus enjoué qu'à l'ordinaire. Il est doux de sçavoir mêler de la gayeté, & un peu de bonne humeur dans un repas.

Il en est des hommes qui sont à table, comme il en est des fleurs qui sont dans un jardin bien tenu, souvent des pluies de hasard & trop fortes les accablent, mais lorsqu'une main sage leur distribue une pluie legere, elles n'en sont que plus vives & plus animées.

Trop

Trop de vin noye la raison, peu l'éclaircit; en n'en prenant qu'à petits coups, nous n'en sommes que de meilleur commerce, & plus brillans le plaisir d'avoir bû avec nous se fait encore plus sentir le lendemain que le jour même.

L'étude prise par intervalles est un divertissement qui sied bien à un Cavalier, quand elle est trop assidue, elle a je ne sçai quoi de sombre, qui gête l'air vif & libre qui convient si bien à son état. La lecture modérée soutient l'esprit, & le nourrit; c'est de cette source que les ames bien nées tirent les pensées qui excitent leur valeur, & qui flattent leur devoir. C'est la qu'on retrouve ces Heros qui ont fait trembler les siècles passés; s'ils dorment dans leurs tombeaux, leurs ombres vivent, agissent dans les combats comme décrit l'Historien.

Les Capitaines d'aujourd'hui, quand ils ont du repos, font encore la guerre quand ils veulent, avec les Xenophons & les Thucydides, ils prennent parti avec Cyrus, Alexandre & Cesar, pour triompher avec Louis le Grand.

Si c'est aux Chefs à instruire les Soldats, c'est à eux à étudier la guerre, & à profiter des succès & des fautes de tous les Generaux qui ont été loués ou blâmés.

Rien n'est plus beau ni plus loüable, que d'employer son loisir pour se mettre
en

en état de bien agir dans les occasions.

Je ſçai qu'il y a eu des hommes dans les armées, qui par un naturel comme devin, ſans étude & ſans lettres, ont forcé le monde de les admirer.

La France ne manque pas de ces exemples, elle en a eu tant, que l'on a preſque cru que c'étoit déroger à ſa nobleſſe, que d'avoir de l'étude. La mode de l'ignorance eſt paſſée, l'on a bien vû que ces hommes extraordinaires n'étoient pas parvenus juſques où ils auroient pû s'élever, ſ'ils euſſent uni l'étude au naturel, de cet aſſemblage il ſe fût fait ſans doute je ne ſçai quoi de merveilleux & d'accompli.

La nature commence un General, l'étude Pacheve, & les armes & les lettres ſe joignent pour former un grand homme. Les lettres ajoutent à la nature, & l'expérience enſeigne aux lettres leur véritable emploi.

Alexandre & Ceſar, dont les noms prononcez ſont à nôtre imagination une eſpece de triomphe éternel; cet Alexandre, duquel l'Ecriture dit que la terre ſe tût en ſa preſence; ce Ceſar, que les Gaules avoient pour leur ſeul vainqueur: tous deux furent ſçavans. Le premier ne ſe couchoit jamais, qu'il n'eût ſou ſon chevet ſon épée & ſon Homere, & le ſecond, comme Orateur, auroit diſputé à Ciceron l'éloquence, ſ'il n'eût mieux aimé être le Maître du monde.

D

Mais

Mais sans sortir de vôtre Camp, le Mar-
chal de Catinat, qui dans les Alpes mêmes
marche sur les pas de Cefar, nous convaine
assez de la necessité de l'étude, par le temps
qu'il y employe. Sa vertu pleine & jalouse
de tous les grands exemples qu'il a lûs, nous
montre en lui plus d'un Heros. Vous l'avez
vû à la Stafarde, à la Marsale, donner tout
sujet à un Souverain de regretter ses premiers
engagemens, & de sentir ses veritables interêts,
en se voiant déconcerté, malgré les forces &
les promesses de ses Alliez. Un homme qui
ne fait point valoir de si grandes choses, se
sent assez de merite pour en executer bien
d'autres; si sa valeur a conquis la Savoye, son
Integrité la conserve, & sa prudence ne laisse
rien à attendre à l'ennemi que la ressource de
la paix. Cette moderation pourroit faire croi-
re que la Savoye a toujours été à nous, & qu'il
ne l'a pas conquise. Vous l'avez vû par des
forces inégales, par des campemens bien mé-
nagez, arrêter les plus fortes armées du Sa-
voyard, Vous l'avez vû vanger l'Italie du des-
ordre & de l'avarice des Allemans, par la mi-
sere dont il les accable. Par un nouveau genre
de triomphe, il a affoibli les forces de ceux
dont il dédaigne le sang, & les laisse retourner
dans leurs quartiers d'hyver, attirer la compas-
sion des hôtes qu'ils avoient maltraitez.

Ce General, capable de servir à tout ce
que

que le Ciel a promis d'incroyable à Louis le Grand, & prêt d'achever par ses différentes vertus ce que le Roi en peut attendre, est souvent tranquille sous ses tentes, & tel que Scipion, il donne au milieu de son armée des moments à l'étude.

S'il vous faloit un second exemple, je vous parlerois du Marquis de Larray, dont l'esprit & la bravoure a sçu meriter l'amitié de ce General; je vous parlerois de son amour pour les lettres; car je ne compte pas seulement entre les avantages d'un Lieutenant general, le courage, l'exactitude, la vigilance, l'adresse, la prévoiance, la promptitude, la fermeté, qualitez qu'il possède avec distinction, j'aime que celui qui fait des choses dignes de l'Histoire, puisse lui-même en faire le recit.

La valeur, quelque illustre qu'elle soit, prend toujours un nouvel éclat par la teinture des belles lettres; que de braves se sont repentis de les avoir négligées. Mais trop d'application y pourroit nuire, il faut se donner à d'autres soins; les heures des affaires, & celles des divertissemens doivent être réglées, le fond de vôtre esprit doit se répandre sur tout; vôtre équipage sera propre, pour l'être, il en faut avoir peu, mais bon, rien négliger des choses qui y manquent, les remettre aussi-tôt en état.

Que vos Valets soient retenus, commencés par eux a reformer ce qu'il y a de mauvais; pour

leur être doux, n'en soies pas moins crain-
 t; pour être severe dans leurs fautes, n'en soies
 pas moins aimé. Aiés l'œil à leur condui-
 te, éprouvez leur fidelité, & la louez, & ne
 leur donnez pas lieu par vôtre negligence, &
 par vôtre indifférence, de vous tromper.
 Il seroit honteux de ne sçavoir pas gouver-
 ner ce qui nous appartient, & d'être la dupe
 de ses Valets, quand on doit commander a des
 Soldats, & prévoir a tous leurs besoins. Regler
 son équipage, est a bien des gens quelque fois
 aussi difficile que de conduire tout un Corps.

Ayez sur tout de l'ordre & de l'exac-
 titude; sans être pressée ni inquiet; faites beaucoup,
 en paroissant peu faire; ne troublez point les
 autres, en vous troublant; que vôtre tranquil-
 lité soit le remede à tout; que rien ne se dis-
 sipe, en quelque temps & en quelque lieu que
 ce soit mal a propos; il n'y doit point avoir
 pour vous de distinction, d'être en Piémont
 ou en Champagne, d'être dans un champ, ou
 chés vous. L'œconomie est une vertu de tous
 les endroits.

Montrés par tout des marques d'un bon
 esprit, rien ne lui est plus opposé que la dépen-
 se qui excède vôtre pouvoir. La plus grande
 preuve de la conduite d'un homme, c'est lors-
 qu'il n'est a charge a personne. L'ordre dans
 les petites choses nous maintient dans les gran-
 des, & nous soutient sans que nous aions be-
 soin du secours d'autrui.

Satis-

Satisfaites aux dépenses presentes, mais avec les vûes necessaires, pour ne pas manquer a pouvoir satisfaire a secondes dépenses, toujours plus pressantes que les premieres, parce que l'argent est toujours plus rare a mesure qu'on l'employe.

Ouvrés sagement votre bourse, votre épargne est une seconde paye, qui vous garantira de quantité de chagrins. L'on ne se ruine point pour être propre, mais bien pour être magnifique & negligent.

Il y a une justice a faire dans votre dépense, entre l'Etat & votre famille; vous devés a l'Etat ce qu'il vous donne, vous lui devés plus, vous lui devés votre revenu, votre industrie pour soutenir le rang dont il vous honore; mais vous devés a votre famille la conservation de vos fonds, & le partage de votre gloire; il ne faut pas qu'elle patisse de votre merite. Vous avés vû dans l'espace de vingt-cinq campagnes, assez d'exemples de l'ingratitude de la fortune, & la ruine de vos amis; les lambeaux d'Eugene font fremir, l'indigence du prodigue Ariste, qui vient d'expirer, abandonné de lâches amis & d'indignes parens, est une grande leçon. La vertu n'est pas toujours heureuse, mais elle doit être prudente.

De toutes les blessures il n'en sort pas de la gloire & des recompenses; on est mort pour l'Etat, quand on est hors de service, & sou-

vent le bureau devient insensible pour un homme inutile ; on l'auroit mis sur la Gazette, s'il fut resté sur le champ, & on ne le met pas sur les pensions si aisément, quand il s'est débarrassé d'entre les morts.

Nôtre prévoiance alors est un bienfait, pour nôtre retour dans nos maisons, que nous retrouvons ; il est doux de rentrer chés soi sans craindre d'y être inquieté d'un creancier, & content d'avoir fait son devoir, on se laisse oublier sans murmure.

Arrêtons nôtre liberalité quand elle est trop forte, pour n'avoir pas besoin de celle d'autrui ; un peu de reflexion sur les conjonctures, où on s'est trouvé faite de moderation, la ressource qu'on croyoit avoir dans un ami qu'on a trouvé fermée ; le chagrin de s'être trompé ; rappelés toutes ces inquiétudes qui vous ont tant suivi, c'est encore un bonheur de pouvoir s'instruire par ses propres chagrins, & de profiter des mauvais quart d'heures qu'on a passé dans sa vie.

Dans le commencement, de la Campagne songés à sa fin ; mettés toujourns devant vous cinq ou six mois, que vous avés à passer, comme une digue à vôtre humeur liberale.

Opposés vous à vous-même, c'est à la guerre que vous allés, il y a tant d'accidens ; c'est vôtre famille que vous quittés, deux raisons de ne point se presser de dépenser sitôt ce qu'on a.

Faites

Faites comme ces fleuves, qui à mesure qu'ils coulent élargissent leur lit, & ne se répandent que lors qu'ils approchent de la mer, à proportion que le quartier d'hyver approche, dépenses d'avantage.

Laissez faire à l'entrée de la campagne tout le fracas que les gens sans experience voudront faire, allez d'un pas égal, quand les autres commenceront à se lasser, c'est alors que vôtre dépense, qui a paru mediocre au commencement, deviendra grande.

Un bon Officier est un bon pere de famille, qui songe à se pourvoir des choses nécessaires, & à n'en point manquer, quelques longues que soient les Campagnes; il y pense dès l'entrée du quartier d'hyver, il en est pourvû quand l'armée s'assemble, & se pique de n'en pas manquer lors qu'elle cantonne.

L'œconomie est la vertu de la guerre, on ne réussira jamais dans cette profession, si on n'a l'art de se soutenir; on ne peut pas toujours tirer de l'argent de chez soi, il faut que nôtre application à ménager ce que nous tirons du Prince, soit un patrimoine present. La gloire veut que ses amans souffrent pour elle, elle les exerce durant un long tems, il faut couler ce tems, & se trouver toujours en état de recevoir ses faveurs qu'on achete chèrement, par les efforts qu'il y a à faire pour attendre qu'elle se declare; cette con-

duite est le fondement de nôtre fortune, & la source des graces.

Comme le Soldat est accoutumé de juger des hommes par la mine, & sur l'apparence, il demande de la propreté & de la dorure dans l'Officier, ses habits éclatans annoncent sa dignité, il est juste que le Soldat distingue le Capitaine par son air, aussi bien que par son mérite.

C'est comme une espece de crime de leze-Majesté à un Commandant d'être mal propre; cet Or, ce galon qui chargent un just'aucorps sont les indices & les gardes de son rang.

Cet éclat qui vous est indifferent, & qui quelquefois vous pese beaucoup, parle à des Soldats, dont l'esprit bouché n'a souvent de l'homme que des bras pour fraper, & des yeux pour admirer.

Celui qui est au dessus des autres, & qui leur commande, est obligé de se montrer à ses inferieurs digne de cet honneur, en se soutenant au dessus d'eux, par l'équipage, par les habits, par les discours.

Je louë cet air noble & militaire, qui sçait se montrer avec une certaine autorité, aussi éloignée de l'insolence & du mépris qu'il le faut pour imprimer du respect, & pour ne rebuter personne.

Paraissez supérieur, sans faire sentir trop que vous êtes Commandant; soutenez vôtre
rang

rang, par raison, & jamais par vanité; ne relâchés rien cependant, de ce qui est dû à vôtre charge; qu'on vous approche tout ensemble avec liberté par vôtre franchise, & avec retenue par vôtre dignité; faites-vous respecter, mais songés à être digne du respect, que vous demandés; inspirés-le vous-même par vôtre abord, mêles la douceur avec la fierté, tempérés l'une par l'autre; que personne ne se trouve petit auprès de vous, & n'y soit contraint; attirés-vous le cœur & l'amitié de tout ce qu'il y a de gens raisonnables dans le Corps, & par un caractère noble & facile, augmentés avec leur amitié l'estime & la veneration qu'ils doivent avoir pour vous; mesurés avec eux toute l'étendue de vôtre pouvoir, s'ils s'éloignent, & raccourcissés-le vous-même, s'ils s'approchent, & pensés toujours plus à vous distinguer par vôtre moderation & par vôtre merite, que par vôtre autorité.

La gloire des Charges n'est pas de nous mettre au dessus des autres, & de nous donner un nom; c'est de nous donner lieu d'acquérir quelques loüanges par nôtre probité, en tâchant d'égalér nôtre vertu à nos emplois.

La plupart des gens s'empressent d'avoir plus de réputation que de merite, & croient vainement avoir toujours plus de merite que de reputation, & c'est ce qui les perd. Ils sortent à chaque moment de leur caractère,

pour flater avec bassesse leurs inferieurs, & gagner leur approbation, & quand on les loüe, ce n'est jamais assez, leur merite à leurs yeux est toujours au dessus des loüanges qu'on leur donne, & c'est ce qui augmente leur vanité, & leur froideur pour leurs panegyristes.

Qu'on reconnoisse que vous avez plus de talent que de passion pour commander; que vôtre personnage ne vous coûte rien, que vous êtes né ce que vous êtes, également digne de commander & d'être obéi, par vôtre vertu, & par, vôtre modestie.

C'est une chose avantageuse de s'étudier de plaire a tout le monde, vous le pouvez, si vous avez assez de bonté & de courage pour excuser beaucoup de choses dans les autres, & assez de rigueur pour vous en pardonner peu a vous-même.

Que vôtre rang ne vous tienne lieu de rien; faites-vous aimer du Soldat par vous même; que tout vôtre merite soit d'être honnête homme & obligeant, & non pas Officier. Que personne ne sente vôtre pouvoir, qu'en trouvant un azile auprès de vous, ou en obtenant par vôtre moien quelque grace.

Faites toujours volontairement & avec plaisir, ce qu'il est necessaire que vous fassiez. Il n'y a point de chose si aisée à faire, qui ne devienne difficile, quand on la fait avec repugnance.

Ne

Ne vous laissez point surmonter a de certains chagrins d'humeur, qui font qu'il y a de mauvais tems pour nous aborder, & pour obtenir de nous ce qui est juste; oubliez-vous aussi-tôt vous-même, pour vous remplir de de l'idée d'obliger les autres.

Que les petits ne vous fussent pas, que les grands ne puissent vous mépriser; que les uns & les autres soient bien aise de vous posséder; soiez la joye des premiers, & que les seconds sentent leur force s'accroître, vous ayant auprès d'eux.

De tant de préceptes pour être honnête homme, le meilleur est que nous soiens tels au fond de nôtre ame, que nous voulons paroître au dehors; suivons la vertu plû-tôt que son ombre, si nous voulons être de quelque exemple.

Il est de la vertu comme de la beauté, une bonne qualité toute seule ne peut faire un homme vertueux, c'est un assemblage de bonne qualitez qui fait la vertu.

Bien des gens la conçoivent comme une action singuliere, qui a quelque chose d'extraordinaire qui surprend nos esprits, & qui est au dessus de nos forces. Ils se trompent, elle est quelque chose d'universel; c'est une beauté interieure qui nous penetre toute entiere; c'est une seconde ame qui remplit tout ce que nous sommes. Nôtre vie au dehors de nous, est
l'image

l'image de ce qu'elle est en nous, elle se peint dans nos actions, & se fait connoître avec nous a tout le monde, pour être imitée; se feroit la déchirer, si elle ne subsistoit qu'en une partie de nos actions, il n'y auroit rien qui la rendit nôtre, en ne la possédant pas toute entiere, & qui l'attachât veritablement a nous, si elle n'y tenoit que par un endroit.

Reprenons en deux mots tout ce que nous avons dit de la vertu d'un Officier d'exemple.

Il est necessaire qu'il soit actif, resolu, prudent, doux, sévère, droit, éclairé, patient, industrieux, liberal, ménager, splendide, prevoiant, enjoué, retenu, différent, & toujours le même, s'accommodant aux tems; aux lieux aux personnes, & ne changeant point.

Il faut qu'il soit ouvert, & méfiant, qu'il sçache attaquer & se defendre. On n'est pas blâmable pour être trompé par ses amis, mais peut-on s'excuser de se laisser surprendre à ses ennemis? Où on ne peut faire qu'une faute, il faut songer à n'en point faire.

Prenez toutes les précautions imaginables, & même superflues & comme inutiles, pour n'être point surpris; car dans les autres professions les fautes se réparent, à la guerre elles demeurent, les morts se corrompent, & ne reviennent plus.

S'il faut attaquer, instruit des Mathematiques & par vôtre experience, connoissant le foible

foible de tous les endroits, rien ne vous manquera pour réussir ; s'il faut se défendre, votre fermeté fera le rempart du Soldat, votre courage, votre vigilance peuvent lui répondre de tout, & qu'il est en assurance avec vous.

Il n'en est pas ainsi des Officiers qui ne vous ressemblent pas. L'abus de l'autorité, la présomption, la brutalité, l'insolence, le désordre, la mal-propreté, le peu d'application aux exercices, le relâchement de la discipline, les emportemens dans la débauche, le jeu, l'impiété, la prostitution, la fureur, sont les sources de leurs disgrâces ; & la ruine certaine du Corps qu'ils commandent.

C'est se tromper soi-même & vouloir se perdre, que de tenter d'être Officier, & de n'avoir que de fausses vertus, on ne remporte à la fin chez soi, que le repentir furieux de ses débauches & de ses crimes, & ce malheur, qui n'est dû qu'à notre méchante conduite, nous jette inmanquablement dans l'affreuse pauvreté & dans l'ignominie, en retournant chez nous.

La vertu est bien quelque-fois malheureuse, tant d'accidens peuvent survenir, & il y a tant de caprices de la fortune à essuyer dans cette profession, qu'on ne peut y être trop préparé. C'est par un attachement exact à tous ses devoirs, qu'on adoucit ces coups que nous porte un sort bizarre, qui rend inutile
notre

nôtre adresse, & qui avec toutes nos bonnes qualitez ruine nos esperances. Quand il faut perir sous le poids des malheurs, il est doux d'avoir au moins la consolation d'être plaint; & de connoître nous-mêmes, que nous avons toujours préféré l'honneur à la vie, & la gloire au plaisir. On est chez soi la honte de la fortune, & éloigné des soins tumultueux de la guerre, on jouit de ses malheurs, puis-qu'ils sont innocens.

C'est un grand point dans la vie, que de se sentir un bon cœur, & de pouvoir se rendre à soi-même le témoignage d'être honnête homme; on suit à grands pas la fortune lorsqu'elle nous appelle, si elle est aveugle pour ne nous connoître, on se reprend, & on se rit de ses erreurs, en s'enveloppant du peu de vertu qu'on a, & dans une petite retraite, à l'ombre d'un bois & sur un gazon, on passe d'heureux jours.

Mais afin de se mettre au dessus du chagrin, & ne lui point donner de prise sur nous, il ne faut pas être coupable de la moindre ordure.

Je sçai que les ames élevées ne veulent des emplois que pour avoir de l'autorité, & faire de la dépense; & je n'ignore pas que les ames communes ne courent après les charges, que pour amasser du bien, & pour se mettre à leur aise.

Quand

Quand on aime la dépense, & que l'on a de l'esprit, on devient quelquefois intéressé, en pensant devenir judicieux, on considère avec plus d'attention ses besoins, & dans cet examen avare, on regarde de toutes parts ce que l'on peut prendre, ce que le hazard de l'emploi peut offrir, rien ne paroît ni indecent ni injuste; on se fait à soi-même un détail honnête de l'usage de ces actions douteuses, nous étouffons nos scrupules; on rejette nôtre empressement pour du bien, sur l'honneur que nous voulons faire au Corps, par une dépense plus forte que nous ne ferions, si nous restions innocens.

C'est ici où il faut appeller toute vôtre raison, pour vous défaire de cette fausse idée, que l'on se fait de l'honneur, en l'accompagnant de la profession.

L'honneur n'est pas dans la dépense, les riches en seroient les maîtres; il est dans la circonspection exacte & continuë de faire son devoir, & les hommes Intégrés en sont les dépositaires.

Le bien que l'on s'approprie par ruse, par autorité, est un mauvais bien, qui ternit l'honneur, pour lequel on le dépense, & quelques remords que l'on aye dans le repos, d'avoir enlevé ou au Prince ou aux Subalternes ces petites sommes, ils n'en font pas la restitution, il en reste un chagrin qui trouble nôtre joie.

Quand

Quand on n'a qu'un revenu mediocre, le parti que l'on doit prendre est de reconcer aux choses superflües, & de se faire publiquement honneur de sa continence. Quand on fait plus qu'on ne peut, nôtre dépense est même odieuse aux autres, elle est regardée avec mépris, comme un effort de nôtre vanité, ou un effet de nôtre foiblesse.

La vertu heroïque a des maximes extraordinaires, elle a de certains aveus francs, qui l'élevent au dessus de la magnificence des autres. Il y a une grandeur naturelle que l'indigence ne scauroit effacer, & la somptuosité elle-même ne peut égaler ce que la frugalité peut faire: elle a des manieres simples, plus nobles que sa profusion, elle a l'adresse de relever les choses les plus communes, pendant que l'autre a le malheur de succomber sous les grandes. Il semble, à oüir de foibles esprits, que le plus fatal de tous les obstacles à l'armée, soit d'avoir peu de bien, cependant il arrive que ceux qui y font fortune sortent le plus souvent de familles incommodées, & que les riches y ont le chagrin de s'y ruiner.

Si on est redevable à la vertu des emplois que l'on a, l'on n'est encore d'avantage à sa conduite. Il faut du temps pour faire croire qu'on est bon Officier, c'est une grace que l'on tient de la suite de ses services, & non pas de sa dépense.

Ceux

Ceux qui occupent des places comme la vôtre doivent être p'voians, reglez, sans être inquiets ni dissipateurs ; sôiez tiede sur l'intérêt ; ni avide du bien d'autrui, ni prodigue du vôtre, tenez un juste milieu, qui fasse honneur à vôtre expérience & à vôtre industrie.

S'il y a dans le Corps une mauvaise coutume qui vous attribuë ce qui ne vous appartient pas, abolissez vous-même cet usage, refusez ces indignes revenans-bons, pour jouir de la liberté de punir & de reformer ces abus ; où il n'y a point d'honneur à être découvert, il n'y a point de seureté à prendre.

Accordez peu de choses aux recommandations de vos amis qui passent dans le Regiment pour interessez, de peur qu'on ne vous soupçonne de faire un trafic avec eux, des graces & des faveurs que vous procurez.

Il vaut mieux perdre, que de faire un profit honteux, on péut durant un moment avoir quelque chagrin de l'occasion que l'on laisse échaper ; mais quand on a fait aussi une bassesse, on s'en repent toute sa vie, ou par l'indignité du sujet que l'on a placé, ou par le merite de celui que l'on a negligé.

On gagne dans la fuite beaucoup plus a être libre de faire son devoir, sans ménagement de ceux qui connoissent nos foiblestes. ou qui en font les complices. **Quand nôtre probité est**

E

au

au dessus de ces petits détours, elle fait autour de nous un chemin uni à la fortune.

On attend du moins en paix que le visage du Prince se tourne vers nous, & que sa memoire sollicite sa main pour nous ajoûter sur une derniere liste, de ceux qu'elle veut recompenser.

On jouit cependant du respect du Soldat, qui ne void rien de si grand & de si noble dans un Chef, que de ne point participer aux fraudes qu'on lui fait, on goûte, toute entiere l'estime du Subalterne, qui releve par des loüanges secrettes, mais sincères, l'integrité du Commandant, laquelle il ne peut corrompre par la part de la proie & du décompte; & ce plaisir de bien faire, & de se sentir loüé, égale presque la recompense d'avoir bien fait.

Toujours un honnête homme doit se faire une joye particuliere de son devoir, puisque son devoir le conduit à l'honneur de sa profession.

Je passerois à un autre motif, dans la crainte de vous fatiguer, si le desir que j'ai de vous faire une peinture achevée d'un Officier parfait, ne m'engagoit pas à vous rapporter les avis que saint Jean donnoit à des Capitaines, qui poufsez d'une même curiosité que la vôtre, le furent trouver dans son desert.

Cet Ange de la solitude leur donna en deux mots, un abrégé de ce qu'ils avoient à éviter.

N'usez

N'usez point de violence ni de fraude envers personne, contentez-vous de vôtre paye, leur dit-il.

Par le mot de violence, qu'il emploie le premier, il veut dire: Aiant les armes en main, vous avez le pouvoir de faire des choses qu'il est bon de ne pouvoir faire, vous pouvez, en vous servant des hommes qui sont sous vous, arracher des peuples en les fatiguant, des sommes, qu'il ne vous sont pas dûës, ce pouvoir est criminel.

Par le mot de fraude, qui est la vertu des fins, il veut dire par des moiens couverts, ne trompez pas le Prince, & n'épuisez pas les peuples.

Par le mot de violence, on auroit cru autrefois, qu'il vouloit dire: Ne faites point racheter aux bourgs & aux villages vos sejours, ne pillez pas vos hôtes, & quand le Pais est pauvre, & l'habitant ruiné, ne vous payez pas, par des violemens & par des adulteres, des vols que vous ne pouvez commettre.

Par celui de fraude, on entend bien aujourd'hui qu'il veut dire, aiez vos Compagnies completees, ne les grossissez pas par des revûës trompeuses; ne retenez rien au Soldat, n'augmentez point l'ustancile, & par adresse & sans bruit ne soïés pas des voleurs paisibles.

Quand on n'emploie ni la violence ni la fraude, & qu'on écarte des environs de soi ces

deux furies qui suivent la guerre, & qui veillent même autour d'elle tandis qu'elle s'endort dans un quartier d'hiver; on a nécessairement de la probité, & l'esprit assez bien fait, pour se familiariser par un adoucissement raisonnable avec son hôte, & le rassurer de ses inquietudes.

Pour se contenter de sa paye, il faut être d'un grand ordre, & bien retenu, pour peu qu'on s'ouvre, ou souhaite davantage, emportés par nos desirs on n'est plus content, on rompt les barrières de la discipline, les Ordonnances sont négligées, on se fait une paye arbitraire dans les quartiers & dans les marches. La vertu nous abandonne, mais la violence, mais la fraude ne vous abandonne pas; on devient capable de tout oser, & de tout cacher, également violent & raffiné.

Les Commandans déréglés, pour ne pas donner au Soldat sa paye, lui font un prêt de crimes & de brutalités, qu'ils laissent sans châ-timent. La crainte & l'effroi où l'on est d'un logement, est pour eux les marques de la guerre, incapables de la faire où ses ravages son permis, ils la font où elle n'est pas, & c'est seulement dans nos Provinces, où la terreur & l'épouvante marchent devant eux, pour se dédommager du peu de bruit qu'ils font devant l'ennemi.

Ces Officiers écoutent en raillant les plain-tes, & ne font justice au Peuple que lors qu'on

qu'on l'achète; les Ordonnances sont un moien pour entretenir leur profusion, & non pas un devoir pour eux; ils parlent en public de la discipline, en secret ils sollicitent le Soldat au desordre, pour profiter de ses insolences; on consume beaucoup chez l'hôte, on n'y compte jamais, on est content de sa paye en la gardant pour soi, & de l'étape quand on l'a en argent; l'intention du Roy est mal executée, on prend ce qu'il paye, & on fait un vol de ce qu'on ne paye pas soi-même.

Ces excès, je l'avoüe, sont rares, mais nous avons une grande pente à y retomber. Les choses sont mieux réglées aujourd'hui qu'autrefois, les Intendans empêchent qu'on ne s'écarte des bonnes regles; mais les Intendans ne sont pas partout, & qui n'est sage que par contrainte, ne l'est pas. N'excusons pas les fautes, couvrons-les du silence, c'est assez de maux de la guerre, sans étaler les nôtres.

Chacun veut s'avancer & s'enrichir, c'est la pensée du moins de beaucoup de gens, & dans cette pensée l'on devient inutile à l'Etat, & injuste à l'égard des particuliers, en prenant pour soi des charges qu'on ne nous donne que pour faire naître dans le cœur des Soldats la volonté de faire de bonnes actions, ou de leur en imposer la nécessité par nôtre exemple.



QUARTIEME DEVOIR.

Que vòtre ambition pour être loüable, ne peut s'occuper qu' à servir utilement le Roy, sans nous remplir de nôtre fortune.

Le veritable interêt d'un homme de guerre, est de n'en avoir point d'autre que celui du Prince qu'il sert, & du Corps qu'il commande.

Dans les charges nous n'y devons considerer que la loüange de les bien faire; nôtre fortune sans nous en inquieter, est renfermée dans nôtre devoir, & les gens attentifs à leurs emplois, y trouvent les honneurs, que les autres esperent de leurs intrigues.

En pensant beaucoup au Prince, & peu à soi, on ne compte pas ses services pour en tirer un avantage particulier, on tâche de les augmenter pour lui plaire, & de meriter plutôt de meilleurs emplois, que d'y parvenir. Le caractère d'un bon sujet est de faire son devoir, & de souffrir qu'on l'oublie; ceux qui cherchent une gloire veritable se soucient peu de leur interêt, leur principal objet est de bien servir, & de n'avoir pas moins d'ardeur à perseverer dans le service, qu'ils en ont eu à y entrer; les ambitieux qui ne songent qu' à s'élever, se nuisent d'ordinaire par leur empressement, &

tom-

tombent sans autre gloire, que de s'être signalez par leur chute.

Il n'y a rien qui ôte plus du merite de certains Officiers, que leur avidité & leur inquietude pour des bienfaits, à peine les reconnoît-on dans leurs supplications, leurs services avilissés par leurs demandes diminuent de moitié, ils perdent une partie de ce qu'ils ont fait, en demandant trop tôt la recompense.

Laiſſons au tems & aux occasions à donner connoissance de nôtre fidelité, sans en faire nous mêmes le recit importun; on ſçaura un jour ces actions que l'on a la force de ne point vanter. La main qui ne demande rien en devient plus celebre, elle seroit moins glorieuse, si elle avoit souscrit à vingt placets.

Celui qui est discret & modeste n'a rien à reformer sans empressement & sans soin pour sa fortune, sa perseverance & l'exactitude qu'il apporte dans ses emplois, sont comme une recommandation secrette, qui fait son effet pour lui, lors qu'on y pense le moins.

C'est un bon Patron que de faire son devoir, la fortune est comme obligée de s'accommoder avec nous, quand sans l'appeller nous ne nous sommes attendus que sur nôtre vigilance; en quelque poste que l'on serve, en faisant son devoir, c'est une esperance seure que l'on ne peut pas y être oublié long-tems, quand on a un Prince qui a les yeux ouvert

sur le merite & sur la vertu, que risque-t-on de ne servir que lui sans songer à soi?

Souvent avec le salut public, on procure le sien, comme un Berger, s'il a soin de son troupeau, il s'enrichit, s'il le neglige, en le negligant, il avance sa perte.

Que les vertueux s'encouragent, jamais il n'y eut un plus beau champ ouvert à la valeur que sous ce regne. La faveur est feure pour qui l'a meritée. Le Comte de Thoulouse & Girardin se lisent sur une même liste de Maréchaux de Camp, la probité indépendamment des noms est ornée des recompenses publiques. Si vous voulez des Charges, ne vous jetez pas aux pieds de qui que ce soit, fier de vous-même; continuez avec force, avec prudence à vous maintenir dans les voies de la gloire, sans rien faire de plus, & ne pensant qu'à servir, la fortune, toute capricieuse qu'elle soit, viendra d'elle même s'offrir à vous, pour satisfaire aux desirs du Prince, qui cherche les gens de merite.

Quoique toute l'Europe aye les mêmes sentimens du Roi que ses Sujets, il est rare néanmoins de trouver dans ses armées des hommes qui ayent toujours la majesté du Souverain, & l'honneur de la Nation devant les yeux; mais comme des valets dans une grande famille, beaucoup servent par rapport à leur utilité, & peu pour l'amour du Maitre & de la vertu.

Le

Le même motif qui les détermine à de bonnes actions, leur fait penser au fruit qu'ils en tireront, aussi éloignez dans leurs services de la pureté de la valeur, que de celle d'une noble soumission; esclaves dans le bien, ils le font parce qu'ils ont des témoins, ou qu'ils croient qu'il leur seroit désavantageux de faire autrement. Les hommes se portent souvent à la vertu par des motifs indignes d'elle, & la vertu même de la plupart de ceux qu'on loue, & qu'on croit fort sages, n'iroit pas loin, si l'intérêt ne lui tenoit compagnie.

Si l'amour du Souverain, si le bien du public ne relevent nos services, ils n'ont rien que de tres-commun. Nos actions ne sont louables que par leurs fins, il y en a que l'on croit grandes, qui sont bien petites, & de petites, qui sont bien grandes.

Tout ce qui nous regarde en particulier, & qui n'a pour objet que nous, est fort commun, ce qui regarde en nous le public & le Prince est distingué.

Celui qui sert par intérêt détruit les richesses de la Monarchie, qui consistent à l'amour du Prince & de la vertu, & gâte le fond de la gloire commune de la Nation.

Tout homme dans l'armée qui songe à son profit, est incapable de faire exactement son devoir, & du moment qu'on préfère l'utile à l'honnête, & son avantage à celui du Corps où

l'on commande, on ne merite plus de gloire ni de fortune.

Oublions-nous nous mêmes, s'il se peut, dans le service, quand nous n'avons de l'empressement que pour remplir les fonctions de nos Charges, alors ne paroissant commander que pour le Prince, & pour l'honneur du Regiment, tout parlera en nôtre faveur, nos plus petits soins auront leur merite. Il se fait à la tête du Regiment comme un amas de nos fatigues, qui se presentent toûjours au Souverain, au moment d'une Revûë, & dans la joye secrete qu'il sentira en lui-même de voir une bonne troupe, il pensera à nous élever à d'autres emplois, pour donner plus d'étendue à nôtre zele, & même à sa propre gloire; nous nous unissons à sa grandeur par nos services, & comme il ne veut que l'étendre, insensiblement il se dispose à nous agrandir, par rapport à lui même. C'est l'Affaire du Prince & de ses Ministres de nous appeller aux honneurs, & non pas la nôtre.

Je ne donne point de bornes à vos esperances, osez vous flater de tout, attendez des choses plus grandes que vos vœux modestes; quand on aime le Prince comme vous faites, & que l'on a l'ame capable de soutenir de plus forts emplois, qui empêche qu'on ne s'étende.

Il est avantageux de se faire un terme imaginaire, qui nous approche de plus près du Sou-

Souverain; il est permis de se tromper, pour soutenir notre cœur, quand ils s'effraye dans le chemin de la vertu. Nos vertus sont de misérables vertus, qui ne se continuënt pas d'elles-mêmes sans quelque appui, il faut de tems en tems de nouvelles esperances pour les relever; l'esperance est comme l'heritage du cœur & de l'esprit, quand l'homme n'espere plus, il s'abbat,

Il est certain que l'on ne se hazarderoit jamais comme on fait, si l'on croioit n'arriver qu'ou l'on arrivera en effet. Il ne faut point se borner, il faut bien faire où on est, & se tenir prêt encore à faire mieux dans un meilleur emploi. Quand on aime son Maitre, il est beau de souhaiter de le servir avec plus de gloire, & dans de plus grandes Charges, c'est une pensée qui rend notre vertu plus vive, & qui nous fait entrer dans l'action avec un feu toujours nouveau.

Quand nous avons fait tout ce que nous avons pû dans nos emplois, nous devons nous roidir & nous élever, pour en faire encore davantage.

Pout servir utilement le Corps où vous êtes, & pour le rendre meilleur, appliquez-vous à connoître en particulier tous ceux qui composent le Regiment, penetrez le merite des Subalternes, étudiez leurs actions, jusques aux plus indifferentes, c'est où ils se couvrent
le

le moins; par de petites ouvertures, on découvre souvent de grands défauts, qu'on tâche de cacher dans leurs sources.

Publiez le bien que vous voiez en eux, mais n'en dites pas le mal que vous y avez entrevû, que ce soit un secret pour vous seul, pour décider de leur sort quand il aura à passer à vôtre examen.

Quand on ne fouille dans les replis du cœur d'autrui, que pour y sentir le mérite, & le bien traiter, l'on est applaudi, il y a je ne sçai quoi d'obligeant & d'honnête dans cette recherche, qui nous concilie l'amitié de tout le monde.

Je souhaiterois que vous eussiez assez de mémoire pour retenir le nom propre de tous les Officiers & tous les Soldats.

Il est d'un homme curieux dans son art, de ne pas ignorer le nom & les propriétés, des instrumens dont il est nécessaire qu'il se serve; il y a dans nos noms propres un certain charme, qui fait que lorsque l'on les prononce avec vivacité & quelque tendresse, on nous engage à répondre avec plaisir.

Ne faites jamais de reprimandes, que vous n'y mêliez l'intérêt de celui que vous voulez reprendre; enveloppez sous des paroles pleines de tendresse un avis chagrinant. Reprenez en secret, louez en public, tout homme souffre à qui on reproche un défaut, sans faire
de

de retour sur se si l'on ne le dédommage bientôt de la censure par quelques loüanges, ou par l'inclination que l'on proteste d'avoir pour son avancement, il hait aussi tôt. Nous avons de merveilleux yeux pour voir les défauts d'autrui, nous sommes tous sages pour avertir les autres; mais pour faire que l'on profite de nos découvertes & de nos avis, il faut traiter avec les hommes avec beaucoup de douceur & une grande adresse; lorsque vous parlerez aux Subalternes de leurs attachemens à leurs devoirs, ils seront bien aises de vous oüir dire, qu'avec leurs bonnes qualités & leur assiduité, ils peuvent tout attendre de la fortune; que vous emploierez tout vôtre credit au Bureau, pour empêcher que l'on ne leur fasse injustice; que c'est à eux à ne point tromper par leur negligence, les esperances que vous avés conquës de leur merite; que souvent faute de petits soins avec beaucoup de valeur, on ne réussit pas, qu'il faut s'appliquer à de certaines petites choses, qui prises toutes à part, sont peu considerables, mais qui étant réunies & pratiquées avec suite, ne laissent pas de faire le merite & la distinction des meilleurs Officiers; des armes negligees, de la mal-propreté dans les Soldats, une confusion dans les marches, cent choses que l'on voit, & qu'il n'est pas nécessaire d'expliquer ici plus au long, nuisent beaucoup. Entretenez vous avec tous les
Capi-

Capitaines des moyens de maintenir le Regiment sur un bon pied; conferez avec les plus experimentez & le plus de vos amis, de ce que vous souhaitez faire, & de tous ces plans & de ces projets, celui qui est le meilleur, conservez-le en vous-même seul pour l'exécuter à propos.

Dans toutes vos délibérations, cela se peut-il? cela est-il utile? si ces deux choses ne se trouvent pas, le conseil est temeraire & inutile; délibérez long-tems, exécutez promptement, dans la délibération craignez tout, dans l'action ne craignez rien.

Il est de vôtre prudence & du service, de sçavoir tout ce qui se passe dans le Corps, pour ne pas ignorer ce qui s'y fait de bien & de mal, & pouvoir dans l'occasion blâmer ou louer ceux qui ne vous croient pas informé des actions particulieres.

La recompense & le châtiment sont les deux rénes du commandement, qui sçait les menager conduit les hommes qui sont sous sa main où il veut.

Ne souffrez point de cabales ni de Soldats qui se sont porteurs de plaintes, quand ils viennent par ces voies-la a vous, quelques raisons qu'ils aient, punissez-les; quand c'est en particulier & seuls, & sur ce qui les regarde seulement, on doit les écouter avec bonté, les rassurer, les flater.

Pour

Pour peu qu'on relâche de la discipline, le Soldat se licentie a tout, il ne peut soutenir ni une entiere liberté, ni une entiere servitude.

Faites que les Sergens des Compagnies lisent quelquefois aux Soldats les Ordonnances, pour leur apprendre le respect qu'ils doivent a leurs Officiers, & ce qu'ils ont a craindre de leur propre insolence, & de leur désobéissance.

Il y a un certain esprit de gloire & d'émulation, qu'il faut entretenir & élever dans le Corps, que le jeune Soldat prend aussi-tôt qu'il y est incorporé, qui vient du fond de quantité de bons Officiers, qui se sont succedez les uns aux autres. Le Regiment du Roi, où vous avez été Capitaine, est plein de cet esprit, le cœur y naît au Soldat en y entrent, & se fortifie tous les jours; il y a comme une ame generale de valeur qui informe ce Corps, qui s'est introduite avec le courage de ceux qui l'ont commandé. Martinet, Saint George, Monchevreüil dans leurs tombeaux errent encore autour de ce Regiment, le feu de ces ames guerrieres n'est pas éteint par la terre qui les couvre, leur courage leur survit; Surville en est convaincu dans ses revûes, & d'un air content joint ses soins & sa gloire à la leur.

Attirez cet air dans le Corps où vous commandez, il se prend de la fermeté d'Officiers intrepides, du feu des Subalternes, & de vôtre zele; c'est un esprit commun, qui sort du sang
des

des bleffez, de la hardieffe des Capitaines; c'est la fleur du courage des Sous-Lieutenans & le fruit de vos soins. Cherchez des Subalternes bien nez, & de bon air, que le merite seul fasse avoir des Compagnies, & que vôtre courage se partage entre les Soldats, & soit pour la gloire du Corps, un fond qui reste long-tems apres-vous.

Durant le quartier d'hyver, si le Regiment est ensemble en un endroit, exercez le Soldat. Le repos trop continué rend les corps mols & languissans, l'inaction les rend timides; les voluptez ruinent chaque jour les plus robustes, si on ne les agite: quand on vient tout d'un coup au travail, après un long relâche, on ne peut le soutenir ni l'endurer, la guerre déplaît, la désertion tente, il faut du travail pour aimer le travail, les recrûes viennent aussi trop tard.

Pour en faire des Soldats, elles devroient se trouver à l'entrée du quartier d'hyver, afin d'avoir du tems de les tourner en Soldats pour la Campagne; mais on les a quand on peut, & la difficulté de les avoir fait qu'on leur souffre beaucoup de défauts, tandis qu'il y aura des Soldats qui ne sont la plupart que des miserables, il y aura des gens mal aîsez à gouverner.

Mais les vertus des uns font supporter les mauvaises qualitez des autres & il est d'un Chef prudent de cultiver la vertu pour peu qu'elle paroisse, & de punir le mal seulement quand il

il offense le public & la discipline; d'avoir de la douceur pour des malheureux, & de la dureté pour des coupables.

En servant vous-même avec honneur, n'allez pas passer pour méchant, en souffrant les crimes d'autrui.

Nôtre réputation dans les Charges ne peut être trop pure & trop exempte de soupçon. Les fautes d'autrui viennent jusqu'à nous, quand elles sont impunies. Le premier désordre que commet le Soldat, est de lui, le second, s'il n'a pas été repris du premier, est de l'Officier; & si vôtre indulgence indiscrete vous laissoit envisager le mal qui se commet dans le Corps sans chagrin, ce seroit une flétrissure pour vous & pour le Regiment; qui pardonne aux scelerats, veut perdre les bons.

Ne soies ni l'approbateur ni le défenseur d'une mauvaise action; qui empêcheroit de croire que vous feriez vous-même ce que vous défendez dans les autres, quand ils l'ont commis?

Evitez autant que vous pourres les reproches & les accusations même fausses, car le peuple, qui ne se donne pas la peine de démêler la vérité, juge selon le bruit & l'opinion qui court.

Je ne croi pas qu'un Chef puisse s'excuser, pour dire, je n'ai point connu ces violences, on ne m'a point fait de plaintes. Le mal en

F

est-

est-il plus grand & plus à punir quand il y a une plainte? il suffit qu'il soit commis, & que vous le sçachiez, pour attirer vos ressentimens; vous êtes offensé avec ceux qui le sont, c'est à vous, quoiqu'ils demeurent dans le silence, à vous vanger; c'est en vous que reside la feureté publique, vous devez par une severité prompte consoler les Peuples, & remplir l'attente du Prince, qui se repose sur vôtre vigilance de la protection qu'il doit à ses Sujets, pour les garantir de la violence de ceux qui ont les armes publiques en main; le peuple timide admirera avec empressement la justice que vous lui faites, & qu'il n'a osé demander, & le Soldat audacieux regardera comme un double châtiment une action punie sans avoir ouï les cris d'un accusateur. Il vaut mieux satisfaire l'Etat par son exactitude, que soi-même par son indulgence, & la gloire de s'être acquité de ses emplois en habile homme, & en homme de bien, est le fruit le plus doux des Charges.

Je sçai cependant, que le Soldat a besoin de quelques libertez. Il y a une patience delicate dans un Chef consommé, qui n'aigrit point les peuples, & qui a ses bornes dans une certaine mediocrité de mal, si cela se peut dire, qu'on connoît aisément, si l'on aime l'Etat autant que soi-même.



CINQUIEME DEVOIR.

On doit aimer la tranquillité & le bonheur du Roiaume, comme celui de sa famille,

Un honnête homme regarde la guerre comme un moïen nécessaire pour parvenir à la paix, & ne songe à faire la guerre, qu'en blessant le moins qu'il peut le repos & la tranquillité des Peuples, pour lesquels il va exposer sa vie.

Ce n'est pas sa volonté, mais c'est la nécessité des marches & l'embarras de son équipage, qui soulent ses hôtes, et qui les dérange. En allant à la guerre, il est paisible autant qu'il peut l'être.

Il sçait que dans l'agitation du Roiaume, ce n'est pas son sang que l'on veut seulement pour le témoignage le plus véritable de son affection envers l'Etat, que c'est encore sa tendresse pour des Peuples chargez d'impôts & de subsides nécessaires; ce sont encore sa vigilance & son exactitude à maintenir la discipline, que l'on lui demande, c'est d'être citoïen & Soldat, d'épargner comme compatriote des Bourgeois qu'il va défendre de ses armes comme Capitaine.

Lors que l'on choisit un Chef, ce n'est pas afin qu'il aie soin de lui, mais afin que par lui ceux qu'on remet entre ses mains soient bien

conduits; c'est la vûë du Souverain, qui songe à la conservation de son Empire, avant que de penser à la perte de ses ennemis.

La guerre qui fait tant de maux, a pour objet un bien general; on ne combat que pour être heureux, il faut parvenir à cette fin par les moïens les plus doux & les moins chagrinans. La douceur est l'ame de la valeur. Il y a plus de foiblesse à n'avoir point de sentiment des incommoditez d' autrui, qu'à en être touché autant que l'on doit. L'on jouit de sa réputation au milieu d'un Ville, tandis que l'un loïe l'honnêteté & la moderation d'un Commandant, l'autre son exactitude & son grand ordre, plusieurs sa continence, ses ménagemens, sa conduite presque égale dans la guerre comme dans la paix. Il est beau de faire du bien à l'Etat par sa moderation, & il n'est pas mauvais d'être ceconome dans la maison de son hôte; c'est l'avantage des particuliers qui ont quelque commandement, de pouvoir être liberaux envers l'Etat, & de s'acquitter de la reconnoissance qu'ils lui doivent, en ménageant les autres; le retour & l'interêt qu'exige le Prince dans nos Charges, ne consiste que dans nôtre integrité, & dans nôtre bienveillance pour ses Sujets.

Il n'y a point de plus beau panegyrique d'un Officier, que ses actions de passage, & qui se font dans une route, il est plus doux d'entendre ses loüanges dans la bouche du Peuple, que

que dans celle de la renommée, qui ne publie que des morts & des combats.

Tout l'État se regarde comme ne faisant qu'un corps, en venant au monde nous sommes incorporés, si cela se peut dire, à ce corps politique; la France nous reçoit tous dans son sein, nous n'y faisons tous que comme un seul homme, dans la vivacité du quel reside la Nation. L'amour pour cette mere commune est le premier mouvement qui nous fait François; nous sommes le domaine de nos Rois, & l'honneur de nôtre patrie; en nous accordant tous dans les fonctions différentes de nos emplois, en nous aimant comme les Sujets d'un même Prince, en nous unissant pour en relever la puissance sans nous détruire les uns les autres.

Il y a bien de braves gens qui le feroient encore plus, s'ils avoient un peu plus de bonté. Ce Roiaume est si plein de gens de cœur, qu'on y trouve plutôt un Soldat, qu'un Citoyen; la France ne nous est pas obligée pour sçavoir mourir, mais elle nous l'est du culte que nous rendons à ses Loix. Elle a tant de droits sur tous les Royaumes de l'Europe, qu'elle n'a plus besoin pour s'agrandir de nouvelles Provinces, sa véritable grandeur est d'avoir de bons Sujets, ses limites sont la vertu & la valeur des siens.

La meilleure intention d'un Officier, est de rendre bons ceux dont il est le Chef; & la perfection de celui qui porte les armes, est de

plus craindre son Commandant que l'ennemi; car si cela est, il fera ses gardes exactes, en faction il fera vigilant, sociable avec l'hôte, on ne viendra jamais aux plaintes contre lui, intrépide devant l'ennemi, il sçaura remporter la victoire, en ne croiant point la pouvoir perdre.

Je ne sçai pourquoi on se plaint des gens de guerre, s'ils étoient raisonnables, on se plaindroit de la guerre, & non pas d'eux. Est-il si difficile d'être équitable & vaillant? ce ne sont pas deux vertus opposées, au contraire l'ordre & la justice suivent les armées, & rendent aujourd'hui disciplinable une Nation qui ne l'avoit jamais guere été, pour n'avoir pas connu son veritable interêt, qui consiste dans l'union de la cause publique, & dans la liaison de ses parties.

Il est juste, comme l'Etat nous a regardé, faisant un tout avec lui, avant que nous eussions l'usage de la raison, qu'à nôtre tour étant éclairés des lumieres de nôtre esprit, nous considérons l'Etat dans les particuliers qui sont les plus petits, & qui semblent les moins dignes d'être regardez. Ces soins exacts d'un bon Officier meritent d'être loüez, & c'est ainsi que la France veut être servie. Les grandes actions sont assez communes, pour faire que les petites ne soient pas negligées.

Pour rendre à l'Etat pleinement ce que nous lui devons, il y a une maxime à suivre, que la justice a gravée au fond de nos cœurs, &
que

que la Religion a consacrée de concert avec la nature, de ne faire à autrui que ce que nous voudrions qu'on nous fit, si nous étions dans la place de ceux qui ont à être incommodés de nos logemens. On chagrine beaucoup ceux qu'on croit jamais ne pouvoir incommoder, parce que l'on croit être le maître chez eux, en y entrant sous le nom du Prince; mais ce nom n'inspire que la douceur, & porte avec soi l'ordre.

Tout combat dans un Roiaume qui fait la guerre depuis un aussi long-tems que nous la faisons, le Soldat & l'hôte se doivent souffrir également, & faire l'un pour l'autre, ce qu'ils voudroient qu'on fit pour eux, s'ils avoient changé de condition.

Cet axiome si naturel est l'ame de la discipline, ou plutôt la voix de la patrie & de la piété, qui s'unissent toutes deux, pour nous engager par un même motif de charité, à régler nos démarches envers les autres sur les sentimens, que nous avons pour nous, & pour les choses qui nous appartiennent. Examinez pour un moment le fond de votre cœur, ne connoissez vous pas, en réfléchissant sur vos sentimens les plus raisonnables, que vous aimez l'ordre, que vous ne voulez ni recevoir d'injures ni de pertes. Jugez sur cet amour qui a enfanté les Etats, renfermé les hommes dans les Villes, établi des Loix, ce que le Prince attend

de vous, en vous mettant les armes à la main; que vous mainteniez cet ordre, qu'on ne reçoive dans vos marches ni injures ni perte, que vous soiez dans tout le Roiaume comme chez vous; si vous l'écoutez, voila ce qu'il vous demande, si vous l'aimez, ce que vous avez à faire est de regarder tous les biens des particuliers avec les mêmes yeux que vous envisagez le vôtre; bien different en cela de l'humeur de ces particuliers, qui ne connoissent les maux de l'Etat qu'autant qu'ils en souffrent eux-mêmes, ou que le repos de leur famille en est troublé.

Si vous craignez qu'on ne désôle en vôtre absence vôtre maison, protegez celles d'autrui; si vous voulez être plaint de la profusion des Valets que vous n'éclaires plus, vangez-nous du pillage des Soldats qui sont autour de vous; il n'est pas moins honteux à un honnête homme qui a quelque autorité de faire du mal, que de le souffrir; & d'ordinaire par une vengeance secrette, mais infallible, le desordre que nous laissons s'établir ches les autres, s'introduit ches nous.

Ne croiez pas que toute la gloire soit un jour d'occasion d'être ferme sur ses piedz à la tête d'une division, & de menacer des yeux, appuyé d'une forte demi pique, un Bataillon ennemi à la portée du mousquet.

La valeur a plus d'étenduë que ce moment, la guerre est bien differente d'un combat, la
guerre

guerre depuis son commencement jusqu'à sa fin contient plusieurs rencontres, & le combat n'est que comme quelque partie de la guerre, qui quelquefois se donne ou ne se donne pas, & qui souvent, tout sanglant qu'il soit, n'apporte pas la fin de la guerre, & ne la fait qu'enflammer.

Par les ruses, par les courses, par la ruine des magasins, on attaque les ennemis, on les attaque même par l'ordre que l'on conserve chez soi, par le maintien de la guerre, par le pouvoir qui nous reste de la prolonger, par la discipline, par l'union qui se perpetuë entre les Sujets, & par une noble émulation entre le Souverain & les Peuples. L'un combat pour la gloire de l'Etat, & les autres pour celle du Prince. Ce qui fait la réputation d'un Officier, n'est pas de mépriser sa vie, & de la donner en proie aux fureurs de la guerre, un jour d'occasion, c'est d'estimer beaucoup la vertu durant toute la guerre.

Il y a bien de la différence pour la grandeur de l'ame, à mettre entre estimer beaucoup la vertu, & à n'estimer rien sa vie. Ce sont deux sortes de bravoures, dont la première heroïque, & d'une longue habitude, honnore le Souverain & fait la seureté de l'Empire; l'autre soudaine & de peu de fruit, est une intrepidité oisive, & sans application, qui neglige tout pour se negliger soi-même, & n'avoir de la complaisance que pour cette valeur presque imaginaire,

F 5

puis

puis qu'elle ne brille au plus qu'un moment, c'est estimer un éclair qui accompagne la foudre. Il est plus glorieux de ménager par bonté tant de Sujets, qui malgré leur pauvreté même, paient un assez grand tribut à l'Etat, en nourrissant leurs enfans de leurs sueurs & de leur abstinence.

N'écoutez pas ceux qui pour vous endurcir le cœur, vous disent que la France est inepuisable, que la misere est un frein dans la bouche des Peuples, qui les rend plus souples & plus aisés à conduire.

Que vôtre ame abhorre ces maximes, & ces Officiers impitoyables, qui n'ont qu'un plaisir imparfait, s'il ne font sentir leur pouvoir, en faisant des misérables, qui rougiroient d'être réglés, & de paroître en cela citoyens.

Quel plaisir n'a-ce point été pour moi, de lire dans les Commentaires de Cesar, les raisons qu'il eut de casser en Afrique cinq Colonels.

Un jour que les troupes étoient sans mouvement, & l'ennemi éloigné, il fit assembler tous les Officiers devant sa tente, & leur dit.

J'aurois souhaité que quelques-uns d'entre vous, sans plus abuser de ma bonté & de ma douceur, eussent mis fin à leur insolence; mais puisque rien ne les arrête, ni ma patience ni les Loix, j'ai resolu selon le droit de la guerre,

guerre, d'en faire le chatiment, pour apprendre aux autres ce qu'ils doivent être, & quel je suis.

Cajus Avienus, qui êtes déréglé à la vûë de mes Soldats, qui avés touché plus d'argent qu'il ne vous en étoit dû de vos quartiers, & qui m'êtes désormais insupportable a moi & à l'Etat, je vous casse.

Et vous Aulus Fonteius, je vous casse aussi, comme trop inquiet, & mauvais citoyen; Titus Alienus, Marcus Tyro, Cajus Clusianus, qui avés été faits Capitaines dans mon armé par la faveur de certains Proconsuls, & non par merite; qui m'avés été beaucoup à charge dans la paix, & inutiles dans la guerre, & plus capables enfin de piller que de faire vôtre devoir, je vous estime indignes de servir dans mes troupes, & vous casse, avec ordre de vous éloigner promptement.

Rien ne fait si bien voir la grandeur de Ce far, & le caractere de ses Soldats, que ce discours.

Il souhaitoit autant a un Soldat la modestie & l'obeissance, que le courage & la resolution, & dans un Colonel il demandoit le ménagement des Peuples, & de la douceur, plus que de la dépense & de la fierté.

Aujourd'hui que nous avons à supporter le poids d'une longuc guerre, la moderation de l'Officier est plus nécessaire que jamais, pour

pour nous laisser épancher sans regret ce qui nous reste de sang & de richesse, trop heureux de sacrifier à la gloire & aux volontés du Souverain, ce que les hommes ont de plus cher, si chés nous le Soldat tranquile nous raconte des combats.

La misere que cette guerre amene est trop publique pour la dissimuler, & nous la souffrons trop genereusement pour craindre d'en parler. L'adoucissement de nos miseres est de pouvoir se plaindre de la guerre, & non pas du Prince; on ne nous contraint pas de faire semblant d'être victorieux, nous le sommes en effet, & on nous permet de paroître lassés; nous nous affoiblissions à force de conquêtes.

La France triomphe de l'Empire, de l'Espagne, de l'Angleterre, & de la Helande, pour soulagement de nos efforts, nous avons le nom & la gloire de Louis le Grand, on peut compter à ce prix moins ce que l'on souffre; aussi nous scaurons, sans que les ennemis en profitent, supporter avec constance les maux que le Ciel nous envoie, & meriter la continuation de nos victoires par nôtre soumission. C'est assés pour nous animer jusqu'à la fin, de scavoir que dans ces rencontres la longueur de le guerre nous engage à remporter plus d'une victoire, nôtre silence & nôtre ardeur sont des marques sensibles de nôtre veneration pour nôtre Monarque. Nous ne sommes point touchés

touchés du nombre des ames de Steenkerque, patients sous la main qui nous gouverne, personne ne pleure Neervinde & Stafarde. La douleur des parens est reprimée par la gloire qu'il y a de mourir pour le Salut de la patrie; il semble que c'est avec joie que l'on se souvient de ses pretieuses pertes dans les victoires que le Prince a remportées, & chacun lit en secret dans une genealogie la mort d'un Fils ou d'un Neveu, comme le plus bel endroit, & qui jette des raions sur le reste. La vertu des morts est regardée comme l'ame de la noblesse de la famille, tant il est glorieux de participer aux desseins du Souverain en mourant même; & je dirois, si ce n'étoit une espece de sacrilege de l'oser avoüer, que dans ces momens la gloire du Prince nous devient à tous comme propre & commune, nous nous sentons une partie de lui-même, en contribuant par nos pertes à la grandeur de l'Etat.

Il y a beaucoup d'honneur à servir les Rois de son sang, cela est vrai, mais il n'y en a pas moins à servir l'Etat par sa moderation; si vous réglés vos manieres pour les autres sur vous-même, vous ne serés jamais injuste; si vous les réglés sur les emportemens de quelques uns, vous ne serés jamais content.

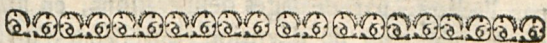
C'est le propre d'une grande ame de mépriser ses commodités, & d'aimer celles d'autrui.

Aimés

Aimés l'Etat & le servés, craignés plus de faire des pauvres que de devenir pauvre, que vôtre argent coule comme vôtre sang, donnés l'un & l'autre partout où il est nécessaire, ne cherchez pas tant à vous enrichir, qu'à faire la guerre en honnête homme. Nos larmes, si vous nous en faites verser, ne vous feront que funestes, tout Officier qui est injuste, & dur aux Peuples, échape rarement d'un combat, ses injustices le livrent aux ennemis. Pour vaincre avec plaisir, il faut que l'on craigne pour nous, & pour courir à la victoire, les benedictions des Peuples en préparent les voies.

On ne perd rien pour n'être pas avare, la vertu est toujours plus abondante & plus utile que le crime; ce ne sont pas des rapines, ni de fordides ménagemens qui enrichissent l'Officier, c'est de plaire au Prince; on ne peut lui plaire qu'en aimant ses Peuples, & la tranquillité de l'Empire; le bonheur des Roiaumes consiste dans la modération des Chefs que le Roi emploie, & dans l'usage réglé qu'il font de leur fortune & de leur pouvoir; ces qualités ne s'acquierent, que lors que l'amour, que nous avons pour le Monarque & pour ses Peuples, est égal à celui que nous avons pour nous mêmes, car n'étant plus emportés par nôtre cupidité, nous sommes balancés par une égalité d'amour qui regle nos devoirs, & qui nous fait attacher aux interêts de l'Etat avec autant d'in-
cli-

elination qu'aux nôtres propres. Mais s'il faut être sage pour soi comme pour les autres, on doit connoître ce juste milieu qui dans chaque profession fait la sagesse; il y a des mesures à garder en tout, & ce qui fait la perfection, & la conduite des uns sied mal aux autres.



SIXIEME DEVOIR.

D'être, & de tâcher à connoître ce juste milieu, qui dans chaque profession fait la sagesse.

Jamais la vertu n'est mieux mise en œuvre, que lors qu'on sçait la concilier avec le tems, les hommes, les affaires, & soi-même. Il y a en toutes choses une médiocrité charmante qui couronne la vertu, & qui fait son éloge, tout est alors estimable en elle, jusques à sa retenue.

Les vertus outrées & sans frein, dans quelque profession que ce soit, sont aussi pernicieuses par leur excès, que les vices opposés; c'est une fausse grandeur, qui se dérange d'avec tout ce qui est autour d'elle, qui ne nous fait point d'honneur, en nous donnant beaucoup de vanité.

Il faut se retrancher dans son cercle, & faire l'occupation continuelle de sa vie, de ces mêmes & essentiels devoirs, comme la Religion & le Prince nous les prescrivent, sans y rien apporter de plus de nôtre curiosité ou de nôtre façon.

Cha-

Chaque profession a ses bornes dans une certaine circonference de merite, que l'on ne doit pas passer, & que l'on appelle la bienséance de l'Etat, qui ne veut rien de trop, & qui est délicate & simple dans tout son tour.

L'Officier doit être Officier par sa vigilance, par l'action, par de sages délibérations, en se jettant par trop de dévotion dans l'état d'un Moine, il se défigure, & irrite Dieu contre lui par des prieres faites à contretens; mais en n'étant pas pieux il se perd; il y a donc une borne pour sa piété, dont on est content, qui finit où celle d'un Solitaire commence. En étant trop Theologien, il excelle dans une science qui ne lui convient pas; mais ignorant sa Religion, il ignore ce qu'il ne doit pas ignorer; il faut qu'il se sauve comme le Theologien, sans sçavoir disputer subtilement comme lui. En sçachant trop le Droit & les Coutumes, il emploie mal son tems, mais il doit sçavoir défendre son bien, & les usages de son País. S'il se rapporte de tout sur la science d'autrui, s'il se livre à la paresse, c'est en vain qu'il appelle la fortune, elle le méconnoît, elle est contre lui. Ce n'est pas aussi une bravoure temeraire qu'on lui demande, il suffit dans le peril qu'il méprise la mort sans hair la vie, c'est assez d'aller à l'assaut d'un pas assuré, sans qu'il y coure; qu'il prenne les plaisirs du quartier d'hiver, sans s'y abandonner; qu'il
ramasse

ramasse avec soin ce que les Reglemens lui accordent, mais que la violence ni la fraude n'augmentent pas les sommes déjà assez onereuses, que sa douceur à les recevoir console de la nécessité où on est de les donner; sa naissance & son cœur l'approchent de tous les états, & se bornent à leur entrée; ce n'est que sur foi qu'il lui est permis de tout oser, pour affranchir son ame de vaines craintes. Un desir immense pour la gloire, un desir violent pour la conservation des Peuples, & pour la grandeur de l'Empire, n'est point en lui un excès; sa vertu consacrée au bien public perd la vie avec plaisir, mais elle desire que la posterité lui rende justice des efforts louables qu'elle s'est faite pour la perdre sans regret.

Je renferme votre profession entre ses barrières. il faut briller sur cette ligne fatale, en gagnant sur vos camarades tous les avantages qu'on peut prendre sur eux, ou du moins en imitant de près par une noble jalousie, ceux qui ont l'estime generale des troupes; vivez avec cet empressement, mourez avec cette pensée, c'est l'ame de votre profession qui toujours inquiete & empressée sur l'honneur, ne peut souffrir la vie sans l'exposer chaque jour pour le prix de la réputation quelle demande.

Quand l'on est usé, & que le corps déserteur de nôtre courage n'est plus habile à manier

nier le fer, on peut se retirer, de crainte de se rendre ridicule par des ménagemens; mais tant que les forces de l'esprit & du corps sont capables de s'aider mutuellement; nous nous devons à nôtre profession, dont l'exercice ne finit que par l'abaissemment sensible de l'une de ces deux parties.

Il est juste dans le cours de cette vie militaire, de se refuser à de certaines tentations de vertu, qui ne sont pas du caractère de Soldat.

Je ne louerois pas un Officier qui seroit amateur du jeune; mercenaire de la mort, & athlete public, il doit remplir ses veines, pour combattre plus long-tems, & pour mourir avec plus de force, Mais j'estime celui qui observe les jours d'abstinence ou de jeune que l'Eglise impose à tous ses enfans; je le loue même, s'il est sans scrupule dans les lieux où la necessité l'oblige d'enfreindre le commandement, j'aime mieux dans ces rencontres sa tranquillité que son jeune.

Je blâmerois ceux qui occupez à de longues prieres negligeroient le Soldat; il faut prier, mais que nos prieres soient courtes, en conservant l'hôte; en empêchant les désordres, on alonge ses prieres de tous ce qui compose nôtre devoir.

J'admire Monsieur de Gournai, qui revêtu d'un cilice poussa partout l'ennemi & le renversa. Sa pieté cachée n'offensoit sa profession

fession, toujours Soldat, toujours General: on n'a découvert ses austeritez qu'en le dépouillant dans le champ de bataille, où son sang avoit tracé à nos troupes le chemin à la victoire; ce cilice n'étoit rien à sa vigilance, c'étoit une barriere secrette entre lui & les vices, quelques proches qu'ils fussent; il n'étoit pour cela ni austere ni incommode dans ses manieres, toujours traitable & humain; on douteroit encore de ses mortifications, s'il vivoit aujourd'hui, son sang fut le témoin de sa valeur devant les hommes & sa pieté de sa foi devant Dieu.

On voit quelquefois des Hommes qui à force de vertu se rendent insupportables, & comme hors du commerce, ils ne peuvent souffrir personne de ceux avec lesquels ils ont à vivre, & personne ne peut demurer avec eux; pour être trop vertueux, ils cessent de l'être, & sous pretexte de suivre une vertu severe & degagée de tout, ils s'éloignent des regles de l'équité, les qu'elles sont des adoucissements necessaires que la foiblesse des hommes a rendu loüables; la sagesse de l'homme est de bien comprendre sa voie, sans donner dans l'excès, & d'attirer après soi des imitateurs par sa facilité.

C'est une aimable chose qu'un homme public, s'il est homme, & s'il se comporte en tout suivant la raison & son état; il lui en coute

peu pour se faire aimer, il revit à tout le monde, en s'approchant insensiblement de tout le monde.

Permettez-moi de vous dire, qu'à cette heure que la coutume n'est plus que les Heros soient communs, il est doux de trouver de ces hommes d'un si bon modele. La sagesse a ses bornes, aussi bien que les autres vertus, & elle perd bien-tôt elle même son nom, si elle n'est accompagnée de la prudence. A parler fainement, il y a bien des gens qui acquierent des défauts par les mêmes moïens qu'on pourroit acquierir des perfections, trop de vigilance, trop de circonspection gâte les meilleures choses. Il suffit d'ésfleurer cette matiere, de peur qu'un détail trop long ne semblât nous jetter nous-mêmes dans l'excès, des gens excessifs n'ont rien tant à craindre qu'eux-mêmes, ils n'ont point de plus grands ennemis de leur vertu même; ils effacent ce qu'ils font, pour le vouloir trop peindre. C'est du temperament qui se trouve entre les merueilleuses actions & les communes, que se forme la sagesse, du milieu qui est entre la timidité & la temerité s'éleve la vaillance, pour peu qu'elle se détermine d'un côté ou d'autre, elle va perdre ce merite qui nous la fait louer. En faisant comme un double foi-même de sa vertu, on l'augmente en quelque sorte par les ombres dont on l'accompagne. Ce que l'on n'appelle pas extra-
or-

ordinaire, reçoit plutôt un applaudissement general, les gens qu'on n'a pas de peine à croire modestes trouvent beaucoup de facilité à passer pour des grands hommes,

Souvent dans les mêmes actions, il y a un mélange de perfection & d'irregularité; le commencement en est admirable, & la fin se détruit; on commence avec générosité, on finit avec bassesse.

La moderation est le fondement de toute vertu, & ce qui la borne & qui la finit avec honneur.

J'ai vû assez d'hommes, qui en entrant dans le service se distinguent d'abord par quelque chose de vif & grand, & d'autre côté tombent dans des abimes. Ils laissent un chemin entre le haut & la pente du précipice qu'il faisoit tenir, & marchent comme par deux voies. On s'étonne comme ils ont paru élevez, & comme ils ont tombé; on ne peut s'empêcher d'avoir du chagrin de leur chute & qu'on ne l'attribuë à leur peu de jugement.

S'ils eussent commencé à s'éloigner du mal, à s'approcher peu à peu de la vertu, à tenir le milieu de la montagne, ni trop haut, ni trop bas, ce sentier égal auroit assuré leurs pas; mais pour ne s'être pas moderez, ils se sont déreglez entierement.

Il faut qu'en toutes choses les hommes se proposent un point de perfection qui soit à leur portée. Regarder toujours Dieu, vivre

avec les hommes, passer avec le monde point d'entêtement de vertu chimerique, de la probité seulement, & beaucoup de valeur, point de défauts affectez & honteux; fideles à Dieu par Religion, & en même tems attachez avec raison aux bienseances de nôtre état; conseruant pour le Roi un attachement inviolable, que ni le tems ni les occasions ne puissent ébranler; pour la Nation un amour tendre & jaloux, pour la gloire un attachement invincible, pour le commerce une droiture entiere, dans les compagnies touÿjours veritable, jamais médifant, sçachant parler, sachant se taire; dans les passions délicat, retranchant ce qu'elles ont de brutal & d'impur, se perfectionnant le cœur par les sentimens d'une saine morale, & par de nobles habitudes; se fortifiant l'esprit par une vûë saine du monde, par des reflexions frequentes, & par un discernement juste entre le bien & le mal; sans jalousie de la vertu d'autrui, sans chagrin de l'obscurité de la sienne; la vertu qui cherche à être loüée dans ses actions, n'est pas une solide vertu; on n'est vertueux de bonne foi, que quand on l'est sans temoins, & sans demander de loüanges; permettons à nôtre sincerité de paroître mais n'affectons rien, n'ajoutons rien à nôtre veritable grandeur, & ne l'augmentons pas pour en imposer aux autres; il n'y a pas tant de honte à être vicieux, qu'à feindre à être vertueux, & être decouvert.

Sans

Sans vous mettre en peine de quantité de sciences inutiles, continuez a vous perfectionner dans l'Arithmetique, dans les Mathematiques, dans l'Architecture, dans les Fortifications, dans l'Astronomie, & dans la Medicine; c'est-à-dire, méditez sur les premiers principes de toutes ces sciences, dont vous avez besoin pour agir avec le Soldat.

Pour toute Philosophie, ayez beaucoup de Christianisme, que vôtre Foi pour l'Eglise soit entiere, croëz tout ce qu'elle croit, ni plus, ni moins; pour toute conduite ayez beaucoup de douceur, de patience, de fermeté, c'est un fond utile pour toutes les disgraces de la vie; pour toute sagesse, ayez de la moderation, en tout rien de trop.

Il y a bien des gens, qui quoî-qu'ils aient appris bien des choses, ont peu de cet esprit juste qui fixe un honnête homme, & qui le détermine à ne souhaiter rien, & à s'accommoder de tout ce qui est present; tout le bien que vous pourrez faire, faites-le avec joie, & vous réjouissez de l'avoir fait, le fruit de la vertu le plus riche est la vertu même, & la satisfaction de vôtre propre conscience surpasse tout autre plaisir. Vôtre humanité, vôtre douceur doivent paroître dans un conseil de guerre, soiez-y attentif & sans passion; que vôtre dureté ne vienne point

augmenter celle des Loix, punissez avec conseil & avec toute vôtre raison.

S'il y a quelque endroit favorable, à interpreter l'Ordonnance, que ce soit vous qui le trouve; attentif sur un malheureux, aidez le autant que vous le pouvez, & ne le surprenez jamais; qui jôit de la chute d'un miserable, est cruel, & semble se donner à soi-même la vengeance qui n'est dûë qu'aux Loix.

La justice a un bandeau pour les fautes legeres, & sa main n'est armée que pour les grands crimes.

Je ne blâme pas vôtre dureté envers les coupables, mais tout ce qui panche vers l'excès m'est suspect; ne soiez ni trop severe ni trop facile, ces deux extrémitez sont à éviter, trop de severité engendre la haine, trop de facilité attire le mépris; il y a un certain milieu entre ces choses, qui nous rend moderez sur l'une & sur l'autre; ne punir point avec cruauté & avec colere, ni aussi laisser les crimes impunis par foiblesse, ou par nonchalance; une juste vangeance doit avoir des bornes, pour honorer la justice, il faut de la raison dans les supplices.

J'avoüe que les fautes qui regardent la discipline militaire ont besoin d'un châtiment prompt & rigoureux, comme le Soldat est armé, il faut l'étonner & le prévenir, sans garder de longues formalitez, la punition doit suivre le crime

crime, & l'effacer si-tôt qu'il est commis? l'exécution en ces rencontres est plus nécessaire que la délibération, & il n'y a rien de si feur que de se hâter. Quand il s'agit de la feureté du camp, de l'autorité blessée, point de pardon, ce seroit vous perdre, & tout armer contre vous; que le nouveau Soldat voie des mains coupées; du sang répandu, que tout soit sous les armes; consolez-vous du crime, par la terreur que le supplice que vous en avez ordonné jette dans les esprits.

Un Soldat qui ne sçait pas obéir est plus qu'un ennemi, & qui méprise le commandement a commis tous les crimes.

Dans d'autres excès vous pouvez souffrir des intercesseurs, c'est une espece de peine de voir solliciter une grace, & d'ailleurs, s'il faut tout connoître, il n'est pas toujours bon de tout examiner avec rigueur.

Si un Soldat qui aura bien fait dans quelque occasion vous demande grace pour son camarade, sur le champ accordez-lui avec éloge, que son courage obtienne de vous ce que sa pieté lui fait demander; cette faveur excitera les autres à bien faire. Haïssez toujours le vice, poursuivez-le, mais ne laissez pas d'avoir compassion des vicieux; contentez-vous souvent de la menace de la prison, & pardonnez comme homme tout ce que vous pouvez vous défendre de punir comme Officier; retranchez

du moins toutes les circonstances honteuses, qui sont plus difficiles à supporter à ceux qui ont quelque teinture d'honneur, que la peine même.

Il y a des gens à qui les graces fient aussi mal que les refus, parce qu'ils ne les assaisonnent ni de tendresse ni de compassion; c'est un pur caprice que tout ce qu'ils font, & un effet d'une humeur bizarre & de la situation où on les trouve.

Pour vous soiez le pere du Soldat, faites-leur plaisir avec joie; s'il en faut être le Juge, que vôtre affection pour eux leur ouvre les moiens de se sauver, quand ils les ignorent; ne prononcez rien contre eux que de sang froid, consultez vôtre raison, quand la colere donne quelques ordres, le repentir les accompagne; excusez, s'il se peut, par tendresse le malheureux, mais que le méchant soit châtié avec justice, afin qu'il devienne meilleur.

Que si tout un Corps fait une faute, reprenez-le doucement, & sans paroles injurieuses, de peur qu'une faute commune ne les décourage tous, & ne laisse une tache sur le Corps qui dure trop long tems; mais peu à peu écartez, congédiez, bannissez les lâches; il faut dissimuler une lâcheté generale, & ne la pas reprocher; on la sent assez, quand on craint qu'on n'en parle; & à force de la reprocher, on en ôte le sentiment, & l'ame se familiarise avec la honte, & s'abat.

La

La lenteur, la pâleur des hommes dans une allarme, vous font apercevoir de leurs craintes, & de ce que vous en devez attendre; lors que l'on voit de ces Soldats, il les faut éloigner du combat, sous prétexte de quelque ouvrage ou d'une garde, la timidité est contagieuse; où est le Soldat qui préfère la mort à une fuite, quand il en voit l'exemple?

Toutes les choses qui vous passeront dans vos propres réflexions pour bonnes, tâchez de les pratiquer.

Pour reconnoître la bonté de vos pensées & de vos actions, en voici le secret.

Croiez que celles-là sont mauvaises, que vous voudriez que le Roi ne connût jamais, & que celles-là sont bonnes, qui étant sçûës de lui, vous donnent de la joie.

Pour vous assurer dans vos bonnes résolutions, croiez ceux-là heureux, non pas qui cachent leurs crimes, mais qui n'en commettent point.

Mettez tout votre plaisir à être honnête homme, & que votre joie la plus pure, soit de sentir que votre cœur ne vous reproche rien; car enfin faut-il se sauver, & notre ame nous doit être plus précieuse que notre fortune; tous nos actions doivent aboutir à ce point, pour nous être utiles, & l'intérêt de notre salut pour être le dernier intérêt de notre vie, doit être toujours le premier dans notre intention.

SEP-



SEPTIEME DEVOIR.

De préférer nôtre salut à tout, & d'y songer.

LA plupart de ceux qui parlent de la guerre éloignent d'abord la Religion de leur sujet, comme s'il falloit cesser d'avoir de la pieté, quand il s'agit de servir son Prince.

Il n'y a rien dans la profession de Soldat qui soit opposé au salut. Moïse a conduit des armées, Josué à exterminé des Nations entieres, David a triomphé; que voudroient dire ces paroles: *Le glaive de Dieu & de Gedeon, l'esprit du Seigneur à été sur Jephthé, l'esprit du Seigneur est tombé sur Samson*, si la guerre étoit contraire à la sainteté? N'en doutons point, on peut acquerir de la gloire, & se sauver, être estimé des hommes & de Dieu, meriter une double victoire, en triomphant des ennemis & de soi-même.

Les conseils de saint Jean, les paroles du Centurion, que l'Eglise daigne tous les jours emploier dans le plus auguste & le plus redoutable de tous ses mysteres, la mission de saint Pierre chez le Centenier Cornelius, nous confirment dans ce sentiment. Aux preuves ajoutons les miracles, la Mer tend un piège à Pharaon, la manne tombe dans un Camp, Constantin

stantin triomphe de Maxence sous le signe de la Croix; les pluies, les vents, sont venus conjurés au secours de Theodose, & des Legions Chrétiennes sous Antonin, mirent les foudres & les éclairs de son parti, tout le Ciel a combattu; l'écriture approuvant les guerres, en attribué les qualités à Dieu; en l'appellant le Dieu des Armées, qualités qui lui deviendroient injurieuses, si elles étoient criminelles. Disons-le hardiment, ce Dieu des Armées a des Soldats à lui, & des recompenses à leur donner, plus grandes que celles que les Rois peuvent leur offrir.

Que si les fureurs de la guerre & ses débordemens, si ces honneurs cruels, & son orgueil, nous étoient une occasion de chute & de scandale, abandonnons sans regret ces honneurs ingrats, & ces armes orgueilleuses, qui nous perdent en perdant les autres, préférons-leur avec dédain nôtre salut; il faut se sauver, puisqu'on se sauve pour toujours, & que l'on ne tient le commandement que pour un moment.

Mais pourquoi s'alarmer, si on se souvient que le premier serment que l'on a fait est d'être à Jesus-Christ; pour être enrollés à une seconde milice, nous n'avons qu'un même Maître; on ne nous éloigne point du Roïaume de Dieu, & Soldat & Chrétien on suit un Dieu, qui ordonne de s'attacher à lui, & de servir les Rois.

Côn-

Connoissant Dieu, glorifions-le comme Dieu, qu'il soit le premier objet de toutes nos conditions, & leur dernière fin; nous sortons de ses mains, tâchons de retourner à lui, que nôtre vie, qui commence en lui, se termine droit à lui, remplissons cette ligne en faisant le moins de fautes que nous pourrons. Qui est l'homme qui ne s'écarte point? par un retour prompt, apaisons la courte colere du Seigneur, & rentrons dans nôtre chemin, vivons dans l'ordre de sa Providence conformément à son esprit; sacrifions-lui nôtre vie dans des guerres qu'il permet pour la gloire des Rois, ou pour le châtement des Peuples; servons d'instrumens à sa justice ou à sa vangeance; préferons par ce premier culte sa volonté aux desseins des Rois, qui n'en font que les suites; aussi les Rois ne sont sur la terre que ses ombres & ses seconds, c'est dans ce rang qu'ils meritent nos respects, comme les premières & les plus vives images, comme le sceau visible de sa puissance infinie parmi les hommes.

Ne renversez jamais cet ordre, que Dieu soit chez vous au dessus de tout, en secret, en public, qu'il soit vôtre crainte; que les Rois après lui soient à vôtre égard beaucoup au dessus des autres hommes, & tiennent la première place après lui. Le Roi est le Seigneur de tous, le Maître visible, & l'esclave cependant de Dieu avec tous ses Sujets; le bon sens est de

de connoître l'ordre de ces devoirs, d'y demeurer fortement attaché, dans la situation où la Providence nous a mis.

Adorez Dieu, honnorez le Prince, tremblez sous le premier, & l'aimez, la pieté commencée par la crainte, & finit par l'amour; craignez le second, depositaire de l'autorité du premier, il porte votre vie & votre mort en ses mains; chérifiez-le, c'est le pere de ses Sujets, il a le même nom sur Terre, que Dieu prend dans le Ciel; obéissez à ses ordres, abandonnés-vous sans scrupule à l'exécution de ses desseins, vous ne risqués point votre salut en obéissant.

Ce n'est pas au sujet d'examiner les commandemens de son Prince ni ses différentes, démarches, nôtre obeissance en tout tems, est toujours raisonnable, parce que nous devons présumer que la justice & la raison sont toujours du Conseil du Roi, il ne nous reste pour nôtre partage, que la gloire de lui obéir, & que l'honneur d'entrer dans l'exécution de ses projets.

Jamais on n'a demandé raison au Soleil, & aux Rois de leur sérénité ou de leurs nuages, on jouit des beaux jours qu'ils nous donnent chacun dans leur ordre, & on laisse écouler sans impatience & sans murmure, ceux qui sont les plus sombres & les plus tristes; l'on sçait que Dieu, qui est au dessus d'eux, tient entre
ses

ses mains la lumiere du Soleil, & le cœur des Rois, & qu'il en dispose comme il lui plait; c'est à lui que nous rendons ce respect, quand nous sommes soumis, par rapport à sa volonté, aux Rois & aux tems.

L'affaire de nôtre salut, qui nous est à tous si importante, est fort simple, ce n'est pour la plus grande partie, qu'une soumission volontaire aux ordres de Dieu, dans le cours de nos emplois; c'est d'aller droit où nôtre devoir nous appelle, sans être agitez par l'interêt & par l'ambition. Qu'attendez-vous de la fortune? où peut vous pousser sa faveur, qui ne soit un embarras pour vous, & une augmentation de peines & de chagrins? pouvez-vous envisager sans fremir ce que vous avez souffert depuis plus de vingt ans, pour être seulement dans le poste où vous êtes, les fatigues du corps, les peines d'esprit ont paté avec excés, les honneurs dont vous jouissiez.

La fortune que se font les hommes, est un ouvrage de leur invention, qui ne dure guerre, & qui coûte beaucoup.

Tout le bonheur qu'ils s'imaginent trouver dans ces honneurs n'est qu'un enchainement perpetuel d'inquietudes, plus sensibles que les premieres; comme les besoins s'augmentent avec la fortune, on ne se voit élevé que pour avoir plus de desirs, & moins de felicité.

On

On a cherché dans les commencemens de sa vie, un rang avec des peines incroyables, l'a-t-on acquis, on attend à l'augmenter avec la dernière impatience, ce moment arrive-t-il, il est mêlé d'amertumes, par les soucis que nous donnent des dépenses & un équipage plus fort.

Désabusons-nous de ce monde, en le pratiquant, il est d'un homme de penser quelquefois, & de réfléchir à ce qu'il est, à ce qu'il fouhaite d'être, & avec qu'elle peine il vit dans l'accomplissement de ses fouhaits les plus heureux.

La vie est comme un songe, où on se fatigue beaucoup à fortir d'affaires, & d'intrigues imaginaires, & quand il y auroit quelque chose de réel dans le monde, voies avec qu'elle vitesse tout s'évanoüit.

Les Martinets, les S. Georges, les Monchevreuils, se presentent à mon imagination dans ce moment, & tombent successivement devant moi les uns sur les autres; ces chutes qui ont fait quelque bruit autour de vous, ne vous font-elles point dire au moment que je vous en fais le récit, qu'il n'y a rien de solide parmi les hommes.

Quand on regarde de loin le monde, comme je fais, on s'effraie de ses agitations & de sa vitesse, quand on y est comme vous on s'y fait, on ne songe ni aux flots ni aux vents, on passe

H

avec

avec les autres, sans songer qu'on s'écoule avec le flot, & qu'on va fondre dans un abîme, où l'on ne sçait plus ce qu'on fera, où l'on n'a plus de Princes & de Rois à qui plaire, où l'on ne trouve qu'un Dieu accompagné d'une Majesté toute nouvelle à nos yeux, qui s'approche pour nous juger.

Nous devons tous mourir, & tous être jugés, nous allons au tombeau comme des eaux qui passent sans retour, dès qu'un homme paroît, il ne fait que s'éloigner & s'évanouir, celui qui le suit est entraîné avec la même rapidité, tout se détache du monde dont il fait partie, le trait d'une fleche, le vol d'un oiseau, une nuée qui passe, un vent qui cesse, ne sont que de foibles peintures de cette rapidité.

Au milieu de ces changemens, appliquez à nos mêmes projets d'établissement, nous oublions presque que nous sommes nez mortels, & qu'il faut penser à nôtre salut, & au jugement qu'on doit rendre sur nous.

On entre dans ce monde quand Dieu le veut, on en sort quand il lui plait, l'entrée & la sortie ne sont pas separez par un long espace, ce petit intervalle merite nos meilleurs soins, & nous nous occupons de toute autre chose que ce qui regarde nôtre fin.

Est-ce que la mort n'est qu'une fiction, & que l'Univers est sans changement, & n'absorbe rien; pour peu qu'on fasse d'attention
autou

autour de soi, on voit de ses propres yeux disparoitre le monde, par la perte de ses amis, par la diminution de sa famille, par le renouvellement des corps; on se sent soi-même se dissoudre, on nous hait si-tôt que nous devenons vieux, parce qu'il semble que nous resistons trop à l'ordre de la nature, qui nous rappelle, & que l'on n'écoute pas pour soi.

Il y a une autre patrie à chercher, heureux si nous y songions; mais les hommes sont si fols & si bornez, qu'ils ne s'arrêtent qu'au present, & travaillent pour des lieux qu'ils vont quitter, sans porter leurs pensées vers ceux où ils doivent aller, & demeurer pour jamais, pour un peu d'honneur dont on les flatte ici, pour un morceau de pain, pour une pension, ils trahissent leurs meilleures esperances en les negligant.

Jetez les yeux sur ces Generaux passez, sur ces demi-Dieux éteins; figurez-vous les Turennes, imaginez-vous les Condés, ces Hommes & ces Heros dont il vous suffisoit d'avoir l'estime, pour pouvoir penser que vous seriez quelque chose, ils ont leurs tombeaux au milieu de la France, leurs noms gravez sur une Epitaphe, nous aprennent enfin à ne pas mettre toute nôtre confiance en ceux qui leur ont succedé, & qui comme eux s'évanoüiront.

Considerons ce qui ne perit point, pour en faire l'objet de nôtre principal attachement, Dieu est toûjours Dieu.

De la meditation aisée de ces choses sensibles, qu'on pourroit étendre, si l'on ne voïoit tous les jours des morts, des disgrâces, des changemens, faites-vous des aides pour vôtre verrou; le salut est quelque chose de si grand, qu'il merite bien qu'on fasse ces reflexions pour être homme de bien.

Ces années qui coulent si vite, nous avertissent que nôtre dernier jour n'est pas loin; cessez de poursuivre une loüange humaine, il est temps d'ouvrir les yeux. Où se termine cette gloire; à un marbre, elle ne va que jusques là; c'est un Livre, c'est un Mausolée qui la conserve, les plus heureux ne peuvent esperer qu'un bon Sculpteur & qu'un bon Historien; je parle non pas de vous ici, je parle des Généraux; voiez ce qu'il peut être de vous, à qui l'un & l'autre manquera; joignez vôtre salut à vos fatigues, mellez vôtre gloire a vôtre salut, si vous voulez que vôtre gloire soit quelque chose.

Permettez moi de m'étendre, & de faire ici une reflexion que j'ai faite en Bretagne, en votant chez des Carmes les tombeaux des Ducs de cette Province.

Là ces Guerriers; qui ont fait tant de bruit par différentes guerres, dans la France, dans

dans la Palestine, pour se vanger de l'oubli & du silence, qui les détruisent jusques dans cet être de gloire qu'ils s'étoient imaginé, ont fait décrire leurs actions, & paroissent en marbre, fiers encore des marques de leur puissance, qu'ils ont fait graver avec eux. Mais malgré cette ressource de leur orgueil, la mort est venuë attaquer le marbre même, & ils ont besoin à l'heure qu'il est d'interpretes. Le peuple lassé de les voir les oublie, ils n'attirent que les regards d'un passant oisif ou distrait; leurs noms effacés sur la pierre, leurs figure tronquées, les font passer pour tout autres qu'ils ne sont; si un Carme souvent n'étoit le commentateur de leur vanité à quelque curieux, ils seroient inconnus pour jamais. Si gloire dans les plus grands n'a point d'autre solidité, si c'est l'amusement d'un passant, & la science d'un simple Moine, dont l'humilité brave l'orgueil qu'il décrit, aimons la gloire parce qu'elle accompagne la vertu, & qu'on ne peut être honnête homme sans quelque réputation; mais songeons à vivre devant Dieu, en vivant avec honneur parmi les hommes; que la terre couvre nôtre nom & nos cendres, & que nôtre memoire se perpetuë avec nôtre justice, que nos vices meurent avec nous pour bien mourir. Comme le jour de nôtre mort n'est point fixe, par cette incertitude il menace tous les jours

qui nous restent, c'est à nous à y penser; déjà morts pour ce qui est passé, couvrons ce tems de nos aumônes & de nos regrets; pour le présent, remplissons le de bonnes actions, que ce ne soit pas un tems vuide, que nos devoirs & nôtre pieté l'occupent utilement. Nous avons trop vécu vous & moi, pour ne pas penser à la mort, non pas pour la craindre ni pour la souhaiter, mais pour la recevoir comme un ordre, quand elle viendra. Ce moment qui doit venir, est une grande leçon à qui le medite. C'est dans cet instant, qu'après un amer usage de la lumiere & de la vie, l'on laisse tomber de ses mains les richesses amassées avec peines, les dignitez qui ont coûté tant de sueurs, tout passe dans d'autres mains. Mais ce n'est pas nôtre seul malheur, il s'ouvre un avenir dont la profondeur effraie l'ame la plus assurée. Nôtre ambition, qui ne peut éteindre nôtre soif, se prévaut de nôtre paresse à envisager cet avenir, elle compte pour un gain le retardement de nos sages reflexions, elle éloigne la mort, & tient toûjours le monde devant nous; tout ce qui nous environne soutient avec elle cet objet trompeur; nous ne devons jamais mourir, à écouter nôtre ambition & nos lâches amis; mais si-tôt que nôtre vûë se trouble, tout s'ébranle autour de nous, on songe à celui qui occupera nôtre place;

place; & nôtre sepulture est le dernier devoir de nôtre famille. Le monde semble être quitte envers nous pour tant de soins, tant de veilles, tant d'amitié, pour le peu de terre qu'on nous donne.

Quand nous sommes endormis de ce long sommeil, ces amis de plaisir, d'intérêt ou de Charges, qui nous promettoient leur fidélité, déserteurs pour jamais, nous laissent devant Dieu sans secours.

Là seuls aussi nous-mêmes, ou avec peu de vertu, après que nôtre esprit s'est rempli tout d'un coup d'une véritable lumière, il voit dans qu'elles tenebres il a vécu, & s'étonne des erreurs du monde qu'il a quitté; il s'admire, il cherche ce qu'il a été, & se condamnant soi-même, il s'enfonce dans les **Enfers**, qu'il voit dans son péché; ou s'il se sent arrêté, il ne comprend pas par quel effort de bonté on le reçoit à se purger par de meilleures flammes,

Il faut venir à ce détroit de la justice de Dieu, rien ne nous en sauvera.

Vous avés vû mourir les Crequi, les Louvois, les Montmorenci; quand ils sont entrez dans la voie, de leurs peres, leurs dignitez, les souhaits du Prince les ont-ils pu conserver à la vie? Tout a été impuisant & inutile, arrachez de ces postes illustres, où leurs soins infatigables les avoient

élevez, ils sont tombez avec bruit, le peuple en a paru surpris, comme si la mort paroïsoit plus puissante ou plus terrible par ces chutes; il s'est fait un vuide dans les Conseils, dans les Armées, où d'autres sont entrez. On a vû avec avidité & avec incertitude ces nouveaux acteurs, prêt à les louer, prêt à les blâmer, le monde s'interesse peu pour les morts qui ont agi pour lui, en tombant à demi oubliez, on ne pense à eux que pour en retenir les noms, comme ceux de ces Comediens qui ont disparu de dessus la Scene, & qui dépouillez derriere la toile de leurs habits magnifiques, & du nom de leurs rolles, sont indifferens à tous les spectateurs.

Si ces hommes d'Etat n'ont travaillé que pour le monde durant leur vie, la fortune, elle-même en ouvrant ses mains sur toute leur posterité, n'a pas de quoi les dédommager. L'Histoire n'est pas plus riche, quoique leur ministère ait été heureux par des combats & par des traitez, son immortalité est une chimere dont les manes détrompées ne se contentent plus. La gloire que l'on donne aux morts n'est que pour tromper les vivans, le monde finit pour nous avec la vie; mais la mort n'est pas la fin de tous nos maux, c'est le commencement d'un sort qui n'a plus de fin, & sans reflexion nous allons à ce passage terrible, en regardant sans cesse la vie, en ne

nous

nous occupant que d'elle toute malheureuse qu'elle soit; le monde tout autour de nous nous retient, & s'oppose à nos meilleures pensées, nos sens nous séduisent, jusques à nos chagrins, qui font diversion, tout conjure contre nous, c'est un enchantement de bagatelles qui nous amusent & lors que nous sommes lassés de sottises & de nôtre vanité, le dernier de nos regards est pour ce qui est infini. Osons-y penser dès à cette heure, & être sages, ne faisons rien dont nous devions dans ces derniers jours nous repentir, vivons comme nous souhaiterions d'avoir vécu en mourant.

Je ne pretens pas cependant, que vous priés ces reflexions comme les prend un Religieux dans son Cloître; prénes-les en honnête homme, pour vous défendre de la corruption du siècle; ranimés vôtre foi par ces sortes d'idées, quand elle languit; mais ne sortés point de vôtre caractère; aimés l'honneur, cherchez la gloire, courés, volés aux occasions où on en peut acquerir.

Ce que je vous demande est de ne pas regarder vôtre salut comme de la dernière affaire d'un homme mourant; pensez-y dans le cours de vos emplois, & soies plus jaloux de vous maintenir dans ce chemin, que dans celui de la fortune; intéressez Dieu dans vos actions par une sage conduite, n'en commencez jamais aucune, sans vous adresser secrettement à lui, deux mots du cœur suffisent, en agissant, appelez-le à vôtre secours;

H 5

dites-

dites - lui en silence, Seigneur fortifiez moi, & rendez-vous favorable en ce moment à ce que ma main va faire. S'il faut charger une grosse troupe, ne balancez que pour lui dire: Ceux-ci ont espéré en leurs forces, & nous en vôtre nom, ils seront vaincus, & nous victorieux.

N'entrez point en campagne, que vous ne vous offriez à lui, faites-le de bon cœur, armez-vous en lui même; dans tous vos perils vous pourrez le conjurer comme un ami, & vous en obtiendrez sa protection.

Vous souvenez-vous qu'en lisant un jour ensemble la vie du Chevalier Bayard, quand nous vîmes au combat qu'il fit en champ clos, avec Dom Alonse de Sottamajor, lorsque nous vîmes entrer Bayard accompagné de son parrain, nous le vîmes, tout brave qu'il étoit, l'estoc à la main, se mettre à deux genoux faire sa priere, baiser la terre, & en se relevant, marcher droit à l'ennemi. L'adresse des Champions étoit égale; leur réputation rendroit le combat incertain. Vous jugeâtes néanmoins que Bayard avoit pris un avantage sur son ennemi, en s'adressant à Dieu, que sa priere ne faisoit qu'irriter sa valeur, que c'étoit un lion qui se fraploit les flancs. Sottomajor fut vaincu; Bayard aussi pieux après sa victoire que devant le combat, avec la même assurance & le même cœur, sur le champ se mit à genoux pour remercier Dieu, à la vûe de ce qu'il y avoit de braves aux deux armées. Sa priere faite, il tira son ennemi hors
du

du champ, & demanda au parrain du mort, Seigneur Dom Diego, en ay-je allés fait trop, Seigneur Bayard pour l'honneur d'Espagne.

On admire ces actions passées, pourquoi sont-elles admirables, si on ne les imite pas? qu'on les blâme, qui l'oseroit? la pieté ôte-telle rien à la valeur? elle l'augmente, elle l'embellit.

A peine puis-je reconnoître pour braves ces gens altiers & superbes, croiroient s'affoiblir, s'ils pensoient à Dieu; on ne devient fort que par la confiance que l'on témoigne avoir en lui; qui le craint veut bien faire, qui veut bien faire, est un bon & utile sujet; qui sert Dieu en premier lieu & en verité, sert toujours le Prince en brave homme, & avec fidélité.

Celui qui s'attache d'abord à Dieu, est constant dans le bien & simple dans son devoir; ce n'est jamais un homme double, que son intérêt ou son ambition partagent; c'est un sujet sans cabales, sans foiblesse, que l'amour de son salut & de son honneur unit à son Roi; c'est son second culte & son second Autel que le trône: ce respect profond se fortifie, à mesure que celui qu'il a pour Dieu s'augmente.

Vôtre devotion, comme je me la forme, ne doit point être ni timide, ni scrupuleuse: je vous laisse tous les sentimens les plus délicats qu'on puisse avoir pour l'honneur, & pour la patrie; je vous laisse vos innocens plaisirs, & la vûe de votre fortune comme un amusement sur votre route; mais je veux pour la Religion les pensées les plus vives
de

de vôtre ame & les plus soumises, sans qu'il y entre de la contrainte ni de l'affectation; soiez en matiere de Religion ce que vous êtes sur l'honneur, point de lâcheté ni de foiblesse; que vôtre dévotion soit hardie & sage, allez aux pieds des Autels comme à l'assaut, avec le même visage, qu'on vous y voit posterné avec la foule du peuple, mais que vôtre respect & vôtre modestie vous en approche encore plus près que le peuple. Faites tout avec le temperament d'un homme de guerre, qui va avec rapidité où son devoir l'appelle, & croiez que plus on est frappé d'une veritable pieté interieure, plus on a d'esprit, & plus on est honnête homme.

Je blâme dans un Officier ces sentimens de pieté contraints, qui viennent de la foiblesse de l'ame & d'une mauvaise éducation; il faut servir Dieu avec effusion de cœur, & approcher de lui par un culte prompt, soudain, volontaire, public, sincere, qui est naturel à la veritable grandeur d'une belle ame.

Après cet hommage interieur, qui se passe entre Dieu & nous, qui peut même n'être qu'une élévation du cœur, & qu'un retour sensible vers Dieu; car pour prier, on n'est pas obligé d'être toujours à genoux; faites, ordonnés tout ce que vôtre rang exige; parmi les épées & les armes; conservés vôtre ame pour Dieu, donnés vôtre vie au Roi. Ne rougissés point de l'Evangile, ni de ce partage, vous avés à repondre à deux Souverains; rendés à César ce qui appartient à César,
&c

& à Dieu ce qui est à Dieu. Vous pouvés servir à deux maîtres, sans diviser vôtre cœur, sans élever Autel contre Autel ; Dieu ne veut que la préférence, les Rois sont assés justes pour se contenter d'être ses seconds.

Inspirés par une semblable conduite, de la Religion au Soldat, dont la foi chancelante, & chargée de cent crimes, s'appesantit sous le joug de pechez.

Je dis plus, à vôtre pieté joignez les paroles, reprenez ceux sur qui vous avez autorité, quand vous jugeriez ces sortes de remontrances infructueuses, Dieu ne demande que vôtre bonne volonté, & cet intérêt que vous prenez à sa gloire.

Ne craignez pas qu'on vous raille lorsque vous empêcherés les blasphemes, que l'impiété en murmure, ce bruit fait vôtre éloge ; réjouiissés-vous si Jesus-Christ est honoré dans le Corps où vous commandés, soiés affligé s'il n'y est pas assés connu ; que ces libertins sçachent que vous êtes Chretien, & que les Chretiens apprennent, que vous détestez les libertins.

Quel honneur pour vous, si l'on dit un jour : Il parloit de servir Dieu à ses Soldats, & les reprenoit de leurs impietez, avec la même liberté qu'il les reprenoit des tems qu'ils n'observoient pas dans l'exercice, & les animoit pour Dieu avec la même ardeur, qu'il les conduisoient au combat.

Nous l'avons dit, un jour viendra, où on se sçaura plus de gré à foi-même, de ces petites occasions bien ménagées, que de ces forts qu'on insulte le premier,

La

La nuit approche où Dieu nous demandera compte de cette vie tumultueuse ; souvenez vous que dans cet examen pressant & court, vous serez seul devant Dieu, dépouillé de tout, si vous ne l'avez aimé, si vôtre cœur ne porte pas les marques de vôtre piété, que pourrez-vous lui dire qui vous rassure ? lui direz vous, que vous avez été dans vôtre rang l'instrument des victoires que sa Providence a accordé à Louis XIV. que vingt fois, & de vôtre propre volonté, vous vous êtes offert aux plus grands dangers, que vous vous êtes jetté avec ardeur au milieu des plus épais Bataillons, comme dans le gouffre de la mort ? que ces discours sont steriles dans le séjour où regne la paix, & où la guerre n'est qu'une fable ! Mais si vous pouviez ajouter, lorsqu'il s'est agi de vôtre gloire, mon zèle s'est redoublé, je n'ai pû souffrir avec indifférence, qu'on blasphemât votre saint Nom, dant les momens qui étoient à moi, & dans les jours de mon silence, j'ai détesté les désordres de la guerre, je n'ai trempé mes armes dans le sang des hommes que par nécessité ; j'ai vû toujours dans mes marches vos jugemens au dessus de moi, comme des flots suspendus, vos commandemens été toujours les premiers dans mon cœur, dans ma colere j'ai mis une garde sur ma bouche, pour ne pas abuser en vain de la sainteté de vôtre nôm ; je ne me suis plû dans la violence, ni dans la fraude, mes yeux n'ont point séduit mon cœur par l'éclat de l'Or ; dans les jours de pompe, & parmi les apparen-

ces

ces de ma fierté, je m'humillois devant vous, & je servois avec ce bruit & ce faste nécessaire, le Souverain que vous m'avez donné, sans que mon cœur en fût enflé d'orgueil. Que vous fériez heureux, si vous pouviez tenir ce langage! que votre éloge seroit fini!

Le vrai moyen d'avoir l'approbation de tout le monde c'est de l'avoir de soi-même, c'est de la trouver dans sa propre conscience, par la beauté & la pureté de ses sentimens. Le dernier des maux, c'est la joie que font paroître les scelerats d'être connus par leur vie dereglée, & de n'en sentir point la honte; insensibilité dans le désordre, est un aveuglement que Dieu répand sur un mauvais Officier; comme on devient honnête homme en souhaitant de l'être, en goûtant la vertu, en y étant sensible, on devient méchant, en ne pensant qu'aux plaisirs, en se faisant de l'honneur un phantôme, & de la piété une foiblesse. C'est avec ces hommes, que les Etats sont déserts, & les Rois mal servis.

Tout ce que j'ai dit ici n'a pour rien de nouveau, vous n'y avez lu ni rien d'inviolable, ni rien d'extraordinaire; c'est un assemblage de quantité de maximes dispersées dans l'esprit de ceux qui pratiquent la guerre, que je vous offre comme je vous présenterois une glace de miroir pour vous regarder si vous en aviez besoin; vous n'y voyez que ce que vous êtes, si quelque chose vous y plaît, il vient de vous.

Je scai bien que ces sortes d'ouvrages ne sont jamais lus avec plaisir des autres, ils entrent trop dans détail. Les hommes sont presque tous faits de la sorte, que pour leur plaisir, il les faut tirer hors d'eux-mêmes, ils n'aiment ni à se connoître, ni à être instruits; ils s'ennuient des sciences les plus utiles, & des maximes les plus saines, ce n'est qu'avec tristesse qu'on les ramène à penser à leur devoir & c'est un ouvrage ingrat, que de parler devant eux de la vertu qui les regarde.

Cependant vous l'avez voulu, vous êtes obéi; ce qui me console, je ne pretends point d'imposer des loix à personne,

Com-

Comme nous reverrons peut être bientôt la paix, nos mêmes ennemis tant de fois vaincus, seront forcez enfin, malgré leur opiniâtreté, de l'accepter, & de recevoir ce don du Ciel, par les mains victorieuses de Louis le Grand. Alors nous ne comterons plus des Hyvers, les Etez seront a nous, & nous parlerons a la vüe de nos moissons, & de ces lieux où nôtre enfance a été élevée, de la vie qu'on doit mener dans la terre, durant ce bon loisir que les veilles sacrées de cet auguste Maître nous auront acquis. Occupez, vous & moi, a rétablir ce que la guerre a mis en non valeur, nous ferons remettre nos charuës dans ces terres, que de malheureux & steriles chardons deshonnorent; nous embellirons nos maisons, nous redresserons nos jardins; nous songerons aux ruses innocentes de la pêche & de chasse, & les plaisirs renaissans en foule autour de nous, nous nous remplirons de la vie. Après des travaux & des chagrins, nous reverrons le repos & la joie; il n'y aura plus qu'a penser a Dieu, & a se souvenir des victoires de Louis le Grand. Le Soldat dans la tranquillité, sage & laborieux, s'exercera sous ses propres étendarts. La désolation & la guerre interdites pour long temps, on ne verra que des fêtes, & point de malheureux; celui qui a étonné le monde par le nombre de ses armées, & par rapidité de ses mouvemens, au milieu de l'abondance dans ses superbes Palais, tiendra tout tranquille sous sa main, & jouïra le premier de la paix & du bonheur qu'il procure aux autres; la joie de voir avec soi l'Europe sans alarmes, lui fera plus sentir sa gloire que ses victoires, qui causoient toujours quelques pleurs.

Je ne doute point qu'ayant vieilli dans la guerre nous ne demandions tous de vivre pour ces heureux tems, pour sortir alors de la vie, comblez de jours & de bonheur, si nous laissons a nos amis affligez de nôtre perte la consolation d'avoir parmi eux, comme un ôtage de la paix, Louis le Grand.

F I N.





Dr. 1752

ULB Halle
001 831 720

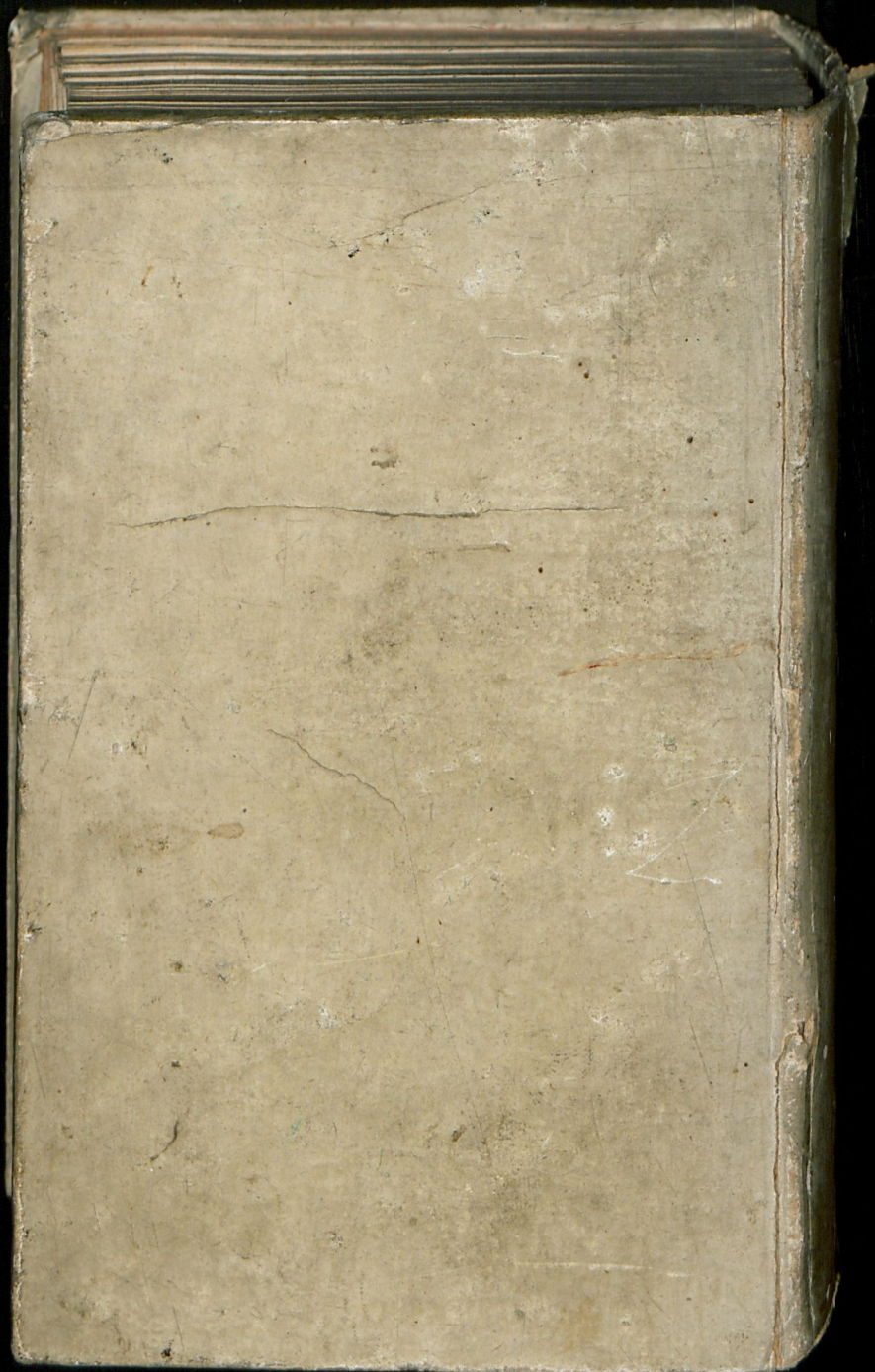
3

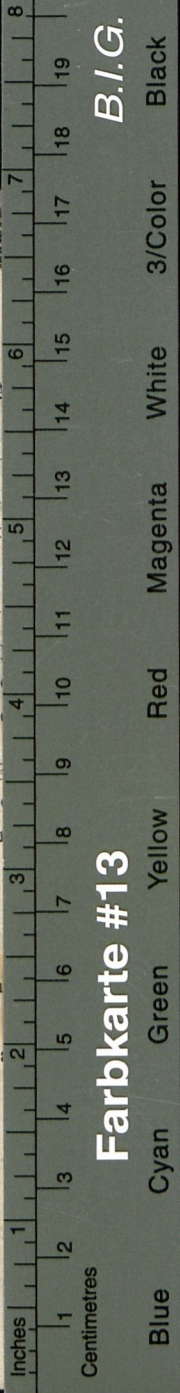


TA-70L

M. C.







Farbkarte #13

B.I.G.

LES VERITABLES
DEVOIRS
DE
L'HOMME
D'ÉPÉE,
Particulièrement d'un
GENTIL HOMME

Qui veut se pousser dans les Armes, avec
le portrait d'un parfait Officier, d'un
honnête Homme & d'un véritable
Chrétien.



A AMSTERDAM,

& se vend à Halle.

chez **CHARL. CRETEN KÜMMEL,**
Marchand Libraire, 1752.

2